2y B.149.

Dr. Wigglesworth
108 BOYLSTON ST.
BOSTON.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mmoiresurlinfl00serr

Dr. Wigglesworth

MÉMOIRE

SUR

L'INFLAMMATION

DE LA PEAU.

MÉMOIRE

SUR

L'INFLAMMATION

DE LA PEAU,

DU TISSU CELLULAIRE, DES VEINES

ET DES VAISSEAUX;

APPLICATION D'UN NOUVEAU TRAITEMENT

SPÉCIAL ET ABORTIF;

PAR A. H. SERRE (D'ALAIS),

DOCTEUR EN MÉDECINE,

MEMBRE CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE.

MÉMOIRE QUI A OBTENU UNE MENTION HONORABLE

à la Société de médecine de Strasbourg.

PARIS,

LIBRAIRIE DES SCIENCES MÉDICALES

DE JUST ROUVIER ET E. LE BOUVIER,

8, RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE.

1837.

1680

AVERTISSEMENT.

La société de Médecine, sciences et arts de Strasbourg mit au concours, pour l'année 1828, *la question suivante:* **Déterminer, par l'expérience et l'observation, quels sont les effets du mercure dans le traitement des inflammations aigues et chroniques.** *J'avais à cette époque fait de nombreuses et heureuses expériences sur les frictions mercurielles, pratiquées sur la peau enflammée ou recouvrant du tissu cellulaire dans le même état pathologique. J'en fis le sujet d'une partie du mémoire, que j'envoyai à la société de Strasbourg, et qui comprenait les divisions suivantes:*

Je considérais les effets du mercure selon qu'il est appliqué :

1.° *Sur un point éloigné de l'inflammation ;*

2.° *Sur la peau saine recouvrant des parties enflammées ;*

3.° *Sur la peau enflammée recouvrant des parties dans le même état pathologique ;*

4.° *Sur la peau dépourvue d'épiderme;*

5.° *Sur la peau désorganisée, c'est-à-dire sur les plaies.*

La commission accorda des éloges aux efforts de l'auteur, et l'invita à continuer des recherches, dont les résultats lui parurent intéressants. (1)

Les cahiers de visite de l'hopital civil d'Uzés, dont j'étais chirurgien, attesteront qu'en 1826 *et* 1827, *l'onguent*

---

(1) Journal de la société des sciences de Strasbourg, tom. 5, année 1828, page 444.

mercuriel fesait la base du traitement des phlegmasies chirurgicales. Depuis lors je n'ai point cessé de vérifier les résultats avantageux de cette médication; ses succès ont été confirmés par des médecins recommandables; ils ont proclamé hautement que les frictions mercurielles agissaient avec une proptitude au-dessus de toute espérance, non seulement contre les phlegmasies du tissu cellulaire, mais encore contre celles de la peau, dans leur plus grand état d'acuité.

Ainsi qu'on le verra par les observations contenues dans ce travail, les frictions mercurielles guérissent, comme par un véritable enchantement, le phlegmon inflammatoire, œdémateux, diffus, l'erysipèle simple, phlegmoneux, gangreneux, l'anthrax, la pustule maligne, la phlébite, l'engelure et toutes les inflammations traumatiques.

Après une expérience personnelle de plusieurs années, j'en ai consigné sommairement les résultats dans le bulletin de thérapeutique, tome 3, page 5, afin de provoquer de la part des praticiens, des essais nouveaux et plus multipliés. Ce n'est que, lorsque j'ai pu fortifier les faits, que j'avais avancés, par ceux d'autrui, que je me suis décidé à les réunir en un faisceau, plus digne de confiance. Je m'estime heureux d'avoir été le premier à signaler un système de traitement, aussi simple qu'efficace, et dont l'emploi si fréquent m'a semblé m'imposer le devoir de le faire connaître dans toutes ses applications.

NOUVEAU

TRAITEMENT

Spécial et Abortif

DE

l'Inflammation Chirurgicale.

Première Partie.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Inflammation en général.

L'INFLAMMATION est une modification pathologique si commune, elle joue un rôle si étendu et si varié, que presque toutes les maladies en offrent un moment les caractères plus ou moins sensibles. A part l'épiderme et les ongles, elle peut frapper

tous les autres tissus de l'économie, avec d'autant plus de violence, qu'ils sont plus nerveux, plus vasculaires, plus riches en tissu cellulaire, et qu'ils remplissent des fonctions plus vitales.

Les membranes muqueuses, d'une couleur physiologique, qui va du blanc jusqu'au rouge, abondantes en tissu cellulaire et en vaisseaux sanguins et lymphatiques, s'enflamment fréquemment, quoique la sensibilité ne s'y manifeste à un haut degré que dans leurs orifices, pour donner lieu à l'odorat, au goût et à l'accomplissement de certaines autres fonctions.

Dans l'état inflammatoire ces membranes rougissent, s'épaississent, se ramollissent et laissent échapper une quantité plus ou moins considérable de mucus, dont les qualités sont très-variables.

La peau si sensible, si vasculaire, qu'on ne peut la blesser, même très-légèrement, sans douleur et sans hémorragie, et qui, d'ailleurs est exposée directement à toutes les causes de maladies, est très-apte à contracter l'inflammation ; elle est alors tuméfiée, rouge, douloureuse et chaude.

Le tissu cellulaire ou rudimentaire, entrant pour quelque chose dans la composition de presque tous les organes, et contenant des vaisseaux sanguins, des nerfs, (dont l'existence ne se manifeste bien que dans certaines circonstances) perd, par l'effet de l'inflammation, sa perméabilité, son extensibilité, saigne à la moindre pression ou spontanément, et acquiert un grand volume et une extrême sensibilité.

Tous les viscères peuvent s'enflammer, et en particulier ceux, dont les fonctions sont les plus actives. Ils augmentent de poids, de volume, et acquièrent une couleur rouge plus ou moins foncée. Le cerveau qui n'a pas de tissu cellulaire bien constaté, est néanmoins très-sujet à s'enflammer, par le grand nombre de ses vaisseaux sanguins, la délicatesse de sa structure et l'activité de ses fonctions.

Enfin, l'inflammation peut grossir, ramollir, détruire les tissus les plus durs de l'économie, parce qu'ils contiennent des nerfs, du tissu cellulaire et des vaisseaux capillaires. La plique nous prouve, que les cheveux eux-mêmes, regardés par quelques

anatomistes comme des corps excrétés, un *caput mortuum*, peuvent grossir, se ramollir, devenir douloureux et saigner.

Puisqu'il est constaté, que tous les tissus ou organes sont sujets à contracter l'inflammation, on concevra, sans peine, pourquoi elle n'est pas partout identique ; pourquoi ses caractères, sa marche, ses terminaisons, ses produits se modifient à l'infini, et pourquoi, à travers cette diversité apparente, l'observateur attentif découvre les signes certains qui la caractérisent ; ces signes sont les suivans : *la douleur*, *la tumeur*, *la chaleur* et *la rougeur*.

Ces quatre phénomènes ne sont pas toujours réunis. Lorsque l'inflammation se porte sur le tissu cellulaire, il y a *tuméfaction*, *chaleur*, *douleur* et *rougeur* ; sur la peau et les muqueuses, *rougeur*, *chaleur* et *tumeur* ; sur les séreuses, *rougeur*, *chaleur* et *douleur*. D'autres fois l'inflammation n'a d'autre marque que la *rougeur* et *la chaleur*, ou *la tumeur* et *la douleur*, c'est-à-dire, deux caractères sur les quatre indiqués ci-dessus. Ils suffisent au médecin pour établir l'inflammation, comme trois élémens donnés

d'un triangle sur six, suffisent au géomètre pour le former.

Lorsque l'organe enflammé ne peut être apperçu ni touché, le médecin a recours à ses connaissances physiologiques pour le découvrir. Car l'inflammation cause ordinairement un dérangement notable dans ses fonctions et dans celles d'autres organes plus ou moins éloignés. L'inflammation du cerveau entraine après elle le désordre de l'intelligence, le délire, les convulsions ; l'inflammation du poumon, la gêne dans la respiration ; celle de l'estomac, les mauvaises digestions, les vomissemens, et, lorsque les unes et les autres deviennent plus intenses, le cœur s'irrite, bat plus fort et plus vite: la fièvre s'établit.

Les causes éloignées de l'inflammation, celles qui lui donnent naissance, peuvent être divisées en trois classes : la première comprend tout ce qui agit physiquement sur nous, tels que le frottement, les coups, etc.

La seconde embrasse tous les agens chimiques, qui pénétrant dans nos tissus, se combinent avec eux ; acides, cantharides, miasmes, virus etc.

La troisième renferme : 1.° les affections morales, qui produisent, sur les organes les plus faibles, les plus irritables, des effets extrêmement énergiques ; 2.° les actions purement vitales, celles, par exemple, qui accompagnent les suppressions de transpiration, d'une irritation habituelle, la trop grande activité d'un organe.

Si l'on est généralement d'accord sur les causes que je viens de signaler, il n'en est pas de même sur celles qu'on appelle *prochaines*. Je veux parler de celles, qui constituent l'inflammation elle-même, et qui ont donné lieu à plusieurs systêmes incomplets, qu'on a pris à tâche de renverser par d'autres, au lieu de chercher à apprécier les verités, qui leur servent de base.

Exposons ici les faits incontestés, qui se rattachent à l'inflammation ; nous verrons ensuite, si les théories actuellement connues, ne reposent pas sur quelques uns d'entre eux, et s'il ne faut pas les admettre, comme autant d'élémens, dont le concours servira à exprimer, le mieux possible, la vérité que l'on cherche.

Le sang se porte naturellement sur le point irrité. — Les artères, qui avoisinent la partie enflammée, battent avec plus de force : les carotides dans l'angine, l'apoplexie, l'érysipéle de la face ; les bracchiales dans le panaris, etc. — Les globules rouges du sang pénétrent dans les capillaires, qui auparavant ne laissaient passer que sa partie la plus limpide. C'est dans ces vaisseaux distendus, que ce fluide a le plus de contact avec leurs parois ; il y circule plus difficilement et plus lentement. — La contractilité est plus grande dans les capillaires, que dans les grands vaisseaux, ce qui est prouvé par l'application du vinaigre sur les lévres. — Le tissu enflammé se gonfle, rougit, durcit, se rompt facilement, se résout en pus.

La théorie, qui fait dépendre l'inflammation, de l'obstruction et du spasme des capillaires, comme toutes les autres, n'est pas en contradiction avec ces faits, et les raisons données par l'honorable Boyer ne sauraient prouver le contraire. « Les vais-
» seaux sanguins, dit-il, ont des anastomoses
» très-nombreuses, il doit donc arriver,
» quand il y a obstuction, ce qui arrive,

» quand on fait la ligature de l'artère, c'est-
» à-dire, que le sang doit passer par les
» vaisseaux collatéraux. » Je ne conteste pas qu'il ne puisse passer ailleurs, mais l'inflammation s'aggraverait infailliblement, si elle existait avant l'opération. « Si l'obs-
» truction determinait l'inflammation, les
» progrès de cette maladie devraient se faire
» de l'endroit obstrué vers le cœur; on
» remarque qu'ils se font d'un point central
» à la circonférence, que l'inflammation
» peut même se propager dans tous les sens
» possibles. » Les capillaires n'ont pas la direction régulière des gros vaisseaux; ils sont plus flexueux, plus feutrés. Si vous comprimez, avec le bout du doigt, une portion de peau enflammée, vous la voyez pâlir, et bientôt après le sang, partant de tous les points de la circonférence blanchie, gagner le centre comme si le système circulatoire était disposé en rayon; ajoutez que les vaisseaux peuvent être distendus, non seulement en-de-là de l'inflammation, mais encore en-de-çà, c'est-à-dire du coté du cœur, et vous comprendrez alors qu'elle puisse s'étendre dans tous les sens possibles.

« Si l'inflammation était due à cette même » cause, nous serions à chaque instant » exposés à cette maladie, car nous nous » trouvons très-souvent dans une situation » telle, que les vaisseaux d'une partie soient » comprimés, par exemple, quand nous » sommes assis, que nous nous appuyons » sur le coude etc., et cependant cet état » de compression ne produit pas d'inflam- » mation. Il est impossible d'expliquer, par » la théorie de l'obstruction, l'inflammation » qui survient à la peau. » C'est précisément parce que le spasme et l'obstruction jouent un rôle dans l'inflammation, qu'à chaque instant nous sommes à même d'en constater les effets. Dans les maladies grâves la moindre compression occasionne l'inflammation et la gangréne. La moindre constriction autour du poignet augmente le panaris d'une manière bien remarquable ; la position horizontale, en rendant la circulation plus facile, suffit pour guérir une inflammation des extremités inférieures. La compression fait avorter un clou, un furoncle, en expulsant le sang, qui rentre alors dans le torrent circulatoire.

Si l'obstruction ne peut expliquer clairement l'origine de l'inflammation de la peau, et ne nous fait comprendre que son existence, nous ne pouvons lui refuser une part dans cet état pathologique.

Cette explication, a-t-on dit, n'est pas bonne, elle ne peut être vraie, parce qu'elle est mécanique. Avant de tenir un tel langage, on aurait du s'assurer si réellement il n'y avait rien de pareil : là où il y a des vaisseaux très-contractiles, là où la circulation fait pénétrer des globules, dont le diamètre est plus grand, que celui des vaisseaux qui les reçoivent, là où existent des frottemens, une force mise en jeu, peut-on se refuser d'admettre une cause mécanique ? Seulement, pour s'approcher de la vérité, il faut dire qu'elle n'est pas unique, et ne pas la séparer de cette loi vitale connue depuis long-temps, *ubi stimulus*, *ibi fluxus*. L'irritation augmente l'action des vaisseaux ; à cette exaltation succède le *collapsus* ; dans la première période ils sont tendus, rouges et douloureux : dans la seconde ils sont mous, peu sensibles, violacés. Ces phases ont servi de fondement

à divers systèmes, qui long-temps se sont faits la guerre, non seulement pour le principe qui les avait créés, mais encore pour les conséquences thérapeutiques aux quelles elles avaient donné lieu.

En résumé, la cause prochaine de l'inflammation n'est pas une ; elle mérite pour être bien comprise d'être étudiée dans ses variétés, dans l'ensemble des faits complexes qui la constituent : irritation sur le point qui va s'enflammer ; appel et arrivée du sang dans les vaisseaux capillaires, qui, auparavant n'admettaient que sa portion la plus fluide ; stagnation ou ralentissement du cours du sang ; douleur, chaleur, tuméfaction, rougeur, dureté, ramollissement et destruction des tissus ; productions alkalines, acides ; galvanisme.

La formule, qui s'appliquera à ces faits et à d'autres que je puis avoir omis, avec le moins d'exceptions possibles, formera une théorie bien supérieure à toutes celles que nous connaissons, parce qu'elles ne représentent qu'un phénomène isolé, dont on a trop généralisé l'importance.

Les anatomo-pathologistes savent que

l'inflammation d'un tissu peut en déterminer l'endurcissement, le ramollissement, en détruire l'élasticité, le convertir en pulpe en tout ou en partie. Ces divers états représentent toutes les terminaisons de l'inflammation, la délitescence, la résolution, la suppuration et la gangrène.

La délitescence, la résolution et l'induration sont les trois degrés d'un mode de terminaison de l'état inflammatoire.

La délitescence est la prompte disparition de l'inflammation à son état naissant. Alors les tissus n'ont pas beaucoup souffert, le mal n'y a pas pris droit de domicile, et les remèdes peuvent sans peine le guérir ou le déplacer. Une inflammation intérieure prête à se développer éclate brusquement, et l'erysipèle, qui était à la peau, cesse de suite : on dit dans ce cas qu'il y a métastase. Le principe, *duobus doloribus, non eodem loco simul obortis, vehementior obscurat alterum*, explique une partie du mystère métastatique.

La résolution est la disparition graduelle des symptomes inflammatoires arrivés à leur apogée. Les chirurgiens la regardent comme

la terminaison la plus heureuse pour les malades, parce qu'ils guérissent sans crise et que la métastase est moins possible. Sauf les cas rares, où il faut respecter une inflammation extérieure, pour le bien d'un organe important, il faut l'attaquer vigoureusement dans son principe ; c'est le moyen de s'en rendre facilement maître, d'éviter de longues souffrances, des terminaisons fâcheuses et de s'opposer aux réactions, qu'occasionne ordinairement une phlegmasie intense. Si la résolution est plus avantageuse que la suppuration, la délitescence l'est plus que la résolution, c'est-à-dire, que le malade est d'autant plus heureux, que son mal a plutôt passé et qu'au lieu d'une inflammation grave, qui eut produit la fièvre, il n'en a eu qu'une excessivement légère, incapable en cet état de donner lieu à la moindre réaction.

L'Induration est la disparition lente et incomplette des phénomènes inflammatoires, dont il ne reste que la tuméfaction ; celle-ci peut persister pendant long-temps, et à la première occasion, se renflammer pour aboutir à d'autres terminaisons.

Le traitement que j'ai expérimenté et que je me propose de faire connaître dans tous ses détails, a pour avantage immédiat de provoquer les trois nuances de résolution, indiquées ci-dessus ; de prévenir, d'arrêter la suppuration, la gangréne et de se convertir, par son insuccés même, en une donnée remarquable par la certitude qu'elle ajoute au pronostic et au diagnostic. Je reviendrai plus tard sur l'action abortive de l'onguent mercuriel, appliqué à la cure de l'inflammation chirurgicale.

Il y aura délitescence, quand l'inflammation se sera promptement dissipée ; résolution, quand elle aura résisté davantage et induration, lorsque la tuméfaction aura survécu, un certain temps, aux autres phénomènes, qui caractérisent la phlégmasie.

Le second mode de terminaison de l'inflammation est constitué par la suppuration et la gangrène.

Lorsque l'inflammation n'a pas été combattue, ou qu'elle a résisté aux remédes employés, les tissus se trouvent d'autant plus amollis, qu'on s'approche davantage du centre, où se trouve un liquide tout formé,

variant à l'infini par la couleur et la consistance ; c'est le pus, dont les qualités changent avec les tissus qui les forment et l'intensité du mal.

L'observateur consciencieux pourra se convaincre, que le pus provient de deux sources : 1.° La sécrétion en fournit beaucoup par le tissu enflammé, sans que celui-ci éprouve un changement sensible dans son volume. 2.° La destruction partielle ou totale de ce même tissu prouve clairement, que les débris organiques doivent entrer aussi, comme partie constituante, dans la composition du liquide. En général, il est d'autant moins épais, qu'il doit davantage à la sécrétion.

La suppuration est à redouter, lorsqu'elle se développe sur un organe essentiel à la vie ; à l'extérieur, elle peut épuiser et *cachectiser* la constitution par sa trop grande durée. Elle est précédée de douleurs, dont la vivacité augmente jusqu'au moment où elle est formée. Après avoir été vivement poussée par le pus, la peau fatiguée par l'inflammation, s'amincit, bombe outre mesure, sous l'aspect d'une pustule blanche, cendrée ou violette, selon la nature du pus

contenu, dont la couleur se laisse apercevoir à travers cette portion conservée du derme. Ordinairement la sortie du liquide calme toute douleur, abat la fièvre et amène un sommeil profond, qui rend au patient ses forces et sa gaîté.

On peut solliciter la suppuration pour détruire les tissus, que l'inflammation a indurés; mais avant de tenter ce moyen destructeur, il faut bien s'assurer, si la tumeur n'a pas le caractère squirrheux ou cancéreux : car, dans cette hypothèse, il y aurait de grands inconvéniens à l'irriter, et dans le cas contraire, on peut éviter une opération très-sérieuse, en provoqant, par des moyens convenables, la terminaison en question.

La gangrène est cette terminaison de l'inflammation, qui frappe de mort la partie souffrante; elle est annoncée par la cessation de la douleur, par la couleur brunâtre, violacée de la peau, par son extrême dureté ou sa mollesse putrilagineuse, exhalant en cet état une odeur infecte, *sui generis*; tout au tour existe une auréole inflammatoire, qui augmente le mal, ou se sépare

de lui par un enfoncement qui en arrête les progrès.

Cette terminaison est toujours la plus fâcheuse de toutes. Elle vient à la suite d'une trop forte compression, d'un traitement insuffisant ou mal entendu, d'une disposition particulière du corps. L'inflammation n'est pas toujours très-developpée, lorsque la gangrène arrive ; dans certains cas même, c'est cette dernière qui précède l'inflammation. Dans les maladies graves cette terminaison peut se manifester sans phlègmasie préalable; les tissus se désorganisent spontanément, comme à la suite de l'action des caustiques ; c'est alors. que la moindre gêne dans la circulation est promptement suivie de sphacèle.

CHAPITRE SECOND.

Traitement général de l'Inflammation.

Pour prévenir l'inflammation, il faut éloigner toutes les causes, qui lui donnent naissance ; condamner la partie au repos le plus absolu, suspendre ou ralentir les fonctions qu'il remplit. Si la tête est souffrante, il faut ne s'occuper de rien ; si c'est l'œil, il faut le soustraire à l'action de la lumière ; si c'est le bras ou la jambe, il faut cesser d'agir. Lorsqu'il existe une épine, un corps étranger, il est indispensable de l'extraire. Pour s'opposer au développement de l'inflammation qui suit un coup, une blessure, il n'est pas de meilleur traitement que l'emploi des répercussifs, et en particlier de l'eau froide.

Si l'inflammation n'est pas étendue et qu'elle soit peu éloignée de son origine,

elle disparaît aisément à la suite d'un travail dérivateur ou révulsateur. Une fluxion à la joue s'efface au moyen d'une forte chaleur appliquée sur elle ; une ophtalmie, un érysipèle, une angine cèdent à une transpiration abondante, à un vésicatoire, à un vomitif, à un purgatif, etc. Avant d'employer ceux-ci, on ne saurait trop choisir le moment favorable ; d'abord, parce que le mal, que l'on veut guérir, n'est pas assez important pour de tels remèdes et qu'on s'expose ensuite à le remplacer par un autre plus sérieux. Lorsqu'il y a des symptomes de gastricité apyrétique, qui résistent à la diète et aux boissons qui leur conviennent, en les fesant disparaitre par le vomissement ou la purgation, on peut guérir les phlégmasies éloignées.

Il y a un genre d'inflammations, qu'on appele critiques, arrivant immédiatement après qu'un organe intérieur est revenu à la santé. Tant qu'elles ne sont pas graves, on doit les respecter ou seulement se borner à les caresser ; mais lorsqu'elles sont assez intenses pour réagir à l'intérieur, et raviver le mal qu'elles avaient fait cesser, le chi-

rurgien faira usage des remèdes les plus puissans que l'art aura mis à sa disposition. L'erysipèle apparaissant sur la jambe, d'une manière très-circonscrite, n'a besoin, que d'une médecine expectante ; celui qui, s'étendant en largeur et en profondeur, menace de mortification, et donne de la fièvre, réclame une thérapeutique très-active.

Les narcotiques sont indiqués au début d'une inflammation et dans toutes celles où la douleur domine. L'opium seul ou combiné, pris intérieurement, donne du repos, du sommeil, calme l'esprit avec les souffrances qui l'agittent et prévient ainsi un plus grand appel de fluides.

Les saignées, locales et générales, seront toujours un moyen précieux pour guérir les phlegmasies. Elles ont pour effet, de diminner la quantité du sang engorgé, de ralentir la circulation et de rendre par là plus difficile l'entrée des globules dans l'intérieur des vaisseaux capillaires. L'évacuation sanguine augmente quelquefois l'irritabilité organique. Lorsqu'elle produit cet effet, il faut l'abandonner pour recourir aux révulsifs et aux dérivatifs, aux vésicatoires et aux cautères

appliqués avec discernement sur les points les plus convenables.

Les répercussifs conviennent au début et à la fin des phlegmasies ; ils ont pour effet, de rendre aux capillaires la couleur blanche, qu'ils avaient perdue, soit que les globules rouges en soient promptement expulsés, ou qu'ils ne puissent plus y pénétrer. Pour augmenter leur propriété, il est nécessaire d'abaisser leur température, et en cet état, ils ont l'inconvénient de diminuer la transpiration, de préparer une réaction intérieure, qui éclate d'autant plus facilement, que le mal extérieur se trouve plus affaibli. On évitera de pareilles suites, en les remplaçant par un autre moyen, lorsque le malade sera en transpiration, qu'il sera déjà atteint d'un catharre, et si c'est une femme, lorsqu'elle se trouvera à l'époque menstruelle.

Pour diminuer la douleur d'une partie enflammée, on la lave avec l'eau tiède, tenant en suspension des matières végétales adoucissantes ; on la recouvre d'un cataplasme de pain, de farine de lin, auquel on ajoute une substance un peu excitante, lorsqu'on veut activer la suppuration.

L'incision est le moyen le plus certain que l'on puisse employer contre l'inflammation. Le vétérinaire l'exploite avec un si grand succès, qu'il va même jusqu'à l'abus. Le médecin n'en fait usage, que lorsque les autres remèdes ont échoué et que le malade la réclame impérieusement, ce qui est bien rare. Quelle est la femme et même l'homme, atteint d'erysipèle à la face, qui se décidera à se laisser faire une centaine de mouchetures pour le dissiper ?

Les excitans, appliqués sur le point enflammé, sont fréquemment utiles. L'ophtalmie, que n'ont pu guérir les sangsues, cède promptement à l'instillation, dans l'œil, d'une forte dissolution de nitrate d'argent fondu. La désorganisation, par la potasse, et en particulier par le feu, est très-avantageuse pour arrêter les progrès du phlegmon, de la pustule maligne, de la pourriture d'hôpital. C'est dans ces maladies graves, que M. Larrey a rendu de si grands services avec le cautère actuel ; dernièrement, mon honorable ami, M. Serre, de Montpellier, a traité et guéri, avec une promptitude rare, une inflammation de très-mauvaise nature, par deux applica-

tions de fer rouge, qui l'amortirent sans réaction, comme auraient pu le faire les sangsues, les cataplasmes, etc.

L'émétique, pris à l'intérieur, exerce une action puissante contre les inflammations du poumon, qu'il combat avec autant d'éfficacité que les saignées et les vésicatoires. A l'extérieur, ses effets sont peu connus encore, et un jour viendra peut-être où on les proclamera.

CHAPITRE TROISIÈME.

Traitement spécial & abortif de l'Inflammation.

Il existe enfin une médication, remarquable par la promptitude et la constance de ses succès, et dont le mode d'action n'a pas été bien compris. Sa découverte est toute empirique.

Le *mercure* est fameux par le mal dégoutant, auquel il a été appliqué. Les essais, que l'on en fit d'abord contre la siphilis, furent très-heureux, mais abusant bientôt de ce métal, cette maladie s'aggrava sous l'influence de son administration : plus elle acquit d'intensité, plus on prit de mercure, et plus on prit de ce dernier, plus le mal s'aggrava. On se douta un peu tard, que le mercure avait des effets pathogénétiques en tout semblables à ceux de la vérole, et l'on comprit pourquoi le mal fut si violent

dans son origine, et pourquoi il est maintenant si benin : (d'autres causes ont aussi contribué à l'adoucir.) Cette lumière devint plus vive, lorsque l'on commença à penser, que l'inflammation vénérienne ne différait pas, autant qu'on l'avait cru, de l'inflammation ordinaire et que l'analogie conduisit les médecins à employer le mercure contre toutes les maladies, que l'on supposait dépendre d'un virus, contre le vice scrofuleux, dartreux, psorique, varioleux, syphilitique ou vaccinal, dont ils voulaient neutraliser les qualités délétères. Lorsqu'on mit en question l'existence des virus, lorsqu'on généralisa peut-être un peu trop l'inflammation et que l'on obtint par le mercure la guérison de l'iritis, de l'amaurose, de la péritonite, on proclama que l'introduction soudaine de ce métal dans l'économie, formait la méthode antiphlogistique la plus puissante à employer. Quoique ce principe ait été si clairement formulé, il n'a pas immédiatement porté ses fruits et tandis que les inflammations internes viscérales, adhésives, étaient victorieusement combattues par le mercure, l'érysipèle et le

phlegmon simples ou compliqués, l'anthrax, la phlébite, etc. résistaient au traitement rationnel, occasionnaient d'horribles douleurs, préparaient de grandes désorganisations ou conduisaient les malades à une mort certaine.

Dès 1826 et 1827, j'appliquai les frictions mercurielles au traitement des inflammations œdémateuses et érysipélateuses; les résultats qui couronnèrent mes essais dépassèrent toutes les espérances, que la voie d'analogie m'avait fait préssentir. L'érysipèle simple, plhegmoneux, gangréneux, le phlegmon inflammatoire, œdémateux, diffus, l'anthrax, la pustule maligne, la phlébite et autres inflammations spontanées ou traumatiques, furent soumis, par moi, à ce nouveau mode de traitement, dont les effets furent aussi éfficaces que prompts. Le médecin, avant de quitter son malade, peut constater lui-même l'action salutaire de cette médication, qui produit l'avortement presque immédiat de l'inflammation, chez presque tous les sujets. M. Miquel est bien convaincu que le panaris n'a pas trouvé, jusqu'à présent, un remède plus prompt, plus sûr,

plus efficace et plus doux. On en a dit autant pour toutes les nuances plegmasiques, contre lesquelles on a fait l'essai des frictions mercurielles :

Employées dans le principe, elles entrainent l'avortement, sans aucun préjudice pour le malade, à moins qu'il se trouve dans un cas tout à fait exceptionnel, dans celui où il faut respecter un effort critique pour le bien d'un organe important. Cette jugulation ne différe en rien de celle qui suit une forte saignée ; elle arrive sans qu'aucun phénomène stimulant, dérivatif ou révulsif se fasse appercevoir et vienne clairement expliquer comment de pareils prodiges ont pu s'opérer; elle n'a pas beaucoup de ressemblance avec la perturbation occasionnée par l'application du froid, des acidules, des astringens, dont les effets sont rarement durables, car, après un calme apparent, la chaleur, la douleur et l'afflux du sang reviennent plus fortement qu'auparavant, ou bien une autre phlegmasie éclate ailleurs, sur un point plus ou moins éloigné.

Les frictions mercurielles ont guéri sans métastase, sans accident, sans secousse,

sans crise, tous les malades, atteints de phlegmasies apparentes ou chirurgicales. Lorsque celles-ci étaient légères, et qu'elles pouvaient produire quelque bien sanitaire, je savais les respecter, et me borner à la méthode expectante ; lorsque, au contraire, elles étaient étendues et violentes, que la partie était menacée de destruction, j'ai employé le mercure, en friction, avec un plein succès, sans que, dans aucun cas, j'aie eu à m'en repentir.

Les frictions se font, dans les petites inflammations, avec quelques grains seulement d'onguent mercuriel double ; dans les inflammations plus étendues, avec un ou deux gros, trois ou quatre fois par jour, selon la gravité et la rapidité du mal : on se sert de deux doigts seulement pour étendre la pommade, afin que la partie souffrante en absorbe la plus grande quantité possible ; puis on la recouvre avec un simple linge, qui sert jusqu'à la fin du traitement ; dans le cas contraire, chaque renouvellement causerait une perte réelle et inutile de cet onguent. Une feuille de papier peut remplacer ce linge : on recommandera au malade

de ne pas s'exposer à l'air froid et humide, d'habiter un appartement convenablement chauffé.

Les chirurgiens, qui voudront faire usage du mercure dans la pratique civile, auront à lutter contre les préjugés de leurs malades; le nom seul de ce métal, leur rappellant la gale, la syphilis et ses effets pathogénétiques, sera cause qu'ils se soumettront avec peine et défiance à son administration, et seulement après toutes les raisons, qu'on aura à leur donner.

L'introduction du mercure étant prompte et soudaine, puisqu'elle a lieu dans un espace de temps moindre de six jours, on sera assuré de ne pas voir arriver les accidens, qui résultent de son éntrée lente, graduée et soutenue. Le ptyalisme, les tremblemens et les douleurs ne seraient à redouter que dans cette circonstance; sans doute, ce traitement aurait des inconvéniens, s'il était trop souvent renouvelé dans l'année et pendant plusieurs années de suite chez le même malade; heureusement, les motifs de son application ne se reproduisent pas avec une pareille opiniatreté. L'expérience a prouvé, d'une manière très-positive, que

pour guérir les inflammations cellulaires et cutanées, la salivation n'était pas nécessaire, et qu'il y aurait même beaucoup d'inconvéniens à la provoquer.

L'efficacité des frictions mercurielles est d'autant mieux assurée, que le phlegmon ou l'érysipèle est plus prompt à se développer, et qu'on perd moins de temps à les employer.

Lorsque ce moyen, après 24 ou 48 heures, n'a pas sensiblement changé le mal en bien, on peut, avec grande probabilité, s'attendre à la suppuration ou à tout autre terminaison destructive. Le mercure devient, dans ce cas, une pierre de touche excessivement précieuse, dont le praticien se servira, pour savoir bien à l'avance et d'une manière sûre, si telle phlegmasie se resoudra, ou si elle suivra sa marche, sans obstacle, jusqu'à la désorganisation. Cette donnée peut être fort utile ; lorsqu'on attend la suppuration, elle nous indique, qu'il ne faut plus compter sur les antiphlogistiques, dont l'usage peut être suivi d'inconvéniens, qu'il importe d'éviter. Les ouvrages de chirurgie donnent des détails si précis et si lumineux, sur la conduite à tenir en pareille

circonstance, que je puis me dispenser de faire connaître les précautions à prendre, pour ouvrir un abcès, borner une gangrène; ce serait sortir du but que je me suis proposé.

Cette pierre de touche peut être fautive, lorsqu'il s'agit de l'érysipèle périodique, qui réclame des frictions mercurielles plus prolongées.

Quelle que soit la terminaison probable d'une inflammation apparente, on insistera avec fruit sur les frictions mercurielles, comme moyen propre à calmer, à modérer, à détruire même ce qui reste d'inflammatoire autour du point abcédé ou gangréné.

L'onguent mercuriel, étendu sur la peau enflammée, détermine, chez les uns, un peu de chaleur et de démangeaison, et chez les autres un sentiment très-marqué de fraîcheur. Je puis certifier n'avoir vu, qu'une fois, survenir, pendant la mercurialisation, une quantité considérable de petit boutons, qu'a séchés et guéris par le même remède, qui semblait leur avoir donné naissance. Ces boutons étaient pareils à ceux, qui se forment, de temps à autre, sous un cataplasme trop long-temps gardé.

L'onguent mercuriel, n'amenant, après lui aucun affaiblissement, sera préféré, au traitement rationnel, chez les enfans et chez tous les sujets, qui n'ont pas de forces à perdre. On le préferera, parce que son application n'est pas douloureuse, tandis que celle des sangsues cause, par fois, une inflammation érysipélateuse et même phlegmoneuse, qui se joint à celle qui existait déjà. Cinquante centimes d'onguent mercuriel peuvent produire le même effet, que quarante à cinquante sangsues, qui coutent, ordinairement, dix à douze francs. Cette économie est grande, et met le pauvre dans le cas de se faire guérir à bien petits frais, tandis qu'il recule souvent devant une plus grande dépense, et se laisse dévorer par l'inflammation.

Les médecins et chirurgiens des hopitaux, des camps, de la marine, trouveront, dans ce remède, une économie, une commodité, et des effets curatifs, si constants et si prompts, qu'ils le préféreront aux sangsues, aux cataplasmes, aux vésicatoires, etc.

En proposant ainsi le mercure, dont je me fais un plaisir de faire connaître les

merveilleux effets, je ne veux pas déprécier les antiphlogistiques, et provoquer une substitution absolue. Je serais trop heureux de le faire admettre, comme un grand remède à opposer aux inflammations de la peau et du tissu cellulaire, et d'augmenter ainsi les ressources de leur thérapeutique.

Ainsi que tous nos meilleurs moyens de guérison, les frictions mercurielles échouent quelquefois, sans qu'elles perdent, à mes yeux, le rang élevé qu'elles doivent occuper dans le traitement des inflammations cellulaires et cutanées. Voici les circonstances, dans lesquelles on ne peut point compter sur cet agent :

1.° Si l'inflammation de la peau est entretenue par la poussée d'une glande, il n'agit que très-peu ou point du tout contre l'une et l'autre.

2.° Les inflammations, entretenues par un corps étranger, ou un point imperceptible de suppuration, s'aggravent jusqu'à ce que le corps étranger soit extrait ou que l'abcès soit formé.

3.° Si la peau enflammée a déjà souffert par de grandes plaies, qu'elle soit polie,

lisse et très-brillante, le succès n'est pas aussi certain, que lorsqu'il existe un peu de rugosité à sa surface.

4.° Les ophtalmies, qui n'ont pas un caractère vénérien, se trouvent fort mal de ce remède, à moins qu'il soit appliqué, en friction, sur les tempes; sur la conjonctive saine de l'homme et du lapin, il est suivi d'irritation et d'inflammation. Il augmente l'irritation de la peau, dépourvue d'épiderme, et n'a qu'une faible action contre les plaies, qui ne sont pas suivies d'un engorgement inflammatoire.

Il est bien certain, que le mercure combat victorieusement l'inflammation, dans une foule de ces nuances : on ne peut plus contester ses effets, contre la syphilis, la gale, certaines dartres, contre les enflammations séreuses, cellulaires et cutanées. Ils sont si remarquables, si étonnans, que la découverte de son mode d'action serait, je pense, de nature à jeter un grand jour sur la cause prochaine des phlegmasies.

Les uns le regardent comme un agent chimique, s'introduisant dans le corps, et allant ainsi neutraliser les vices d'humeurs

et virus qui ravagent l'économie. Les autres, n'admettant pas ces causes de maladies, expliquent ses effets par la dérivation et la révulsion. Enfin, on a regardé la mercurialisation, comme une méthode de traitement purement antiphlogistique.

Je n'ai pas la prétention de juger ces trois opinions ; les unes et les autres comptent en leur faveur, des faits qui leur servent de base ; mais, en examinant les effets pathogénétiques du mercure, voyons si quelque lumière peut nous mettre sur la voie d'entrevoir son action thérapeutique, sous un autre jour.

Le mercure à l'intérieur, et même en frictions, peut augmenter l'activité des facultés de l'estomac ; il développe un véritable état fébrile et donne, au sang, un aspect couanneux. Il excite fortement l'encéphale, et produit la manie et l'amaurose. Il enflamme l'iris, les glandes salivaires, les bronches, ulcère et tuméfie la muqueuse de la bouche, irrite le bas-ventre, les intestins, le pénis, les glandes de l'aine ; il accroît l'énergie du système dermoïde,

qu'il rougit par son application extérieure. Il fait enfler les jambes, les pieds, les orteils; il donne la sciatique, enflamme les os, le périoste et le tissu cellulaire voisin. L'érysipèle, et en particulier celui de la face, paraît, d'après les observations recueillies dans les hôpitaux, être quelquefois sympatiquement occasionné, par l'action du mercure sur les organes digestifs. (*Lagneau.*) Les emplâtres mercuriels produisent de la chaleur, de la rougeur, et des démangeaisons, réaction, qui a porté le nom d'érythème mercuriel. (*Cooper.*)

Un coup d'œil sur cet ensemble pathogénétique, nous prouve évidemment, que le mercure, généralement parlant, exalte les fonctions de presque tous les systêmes. Si l'on se rappelle bien, que les maux qu'il guérit, ressemblent beaucoup à ceux qu'il peut faire naître, on ne sera plus, surpris de ses rapports thérapeutiques avec les inflammations des divers tissus.

Pendant que Cooper donnait intérieurement le mercure, pour une affection scrofuleuse, il observait que l'inflammation de l'iris se développait, et pendant, que

le mercure guérissait chaque jour sur un œil l'inflammation, il voyait, que la phlegmasie commençait à attaquer l'autre œil, comme si ce minéral produisait des effets diamétralement opposés, sur l'œil sain et sur l'œil enflammé.

Cet apperçu nous indique, que, lorsqu'on voudra faire des recherches sur le mode d'action des frictions mercurielles, on ne pourra passer, sous silence, ce rapport extraordinaire, bien digne de fixer l'attention des praticiens causalistes.

Que le mercure agisse en neutralisant les humeurs, en irritant nos tissus, en calmant comme les antiphlogistiques, en désobstruant les capillaires ou de toute autre manière, il n'en est pas moins le remède le plus prompt, le plus sûr et le plus doux, à opposer aux inflammations œdémateuses, phlegmoneuses, érysipélateuses, spontanées ou traumatiques.

Les faits, que je vais rapporter, observés dans diverses villes de France, sont tous empreints de la même conviction expérimentale; ils établissent, d'une manière définitive, ses avantages comme traite-

ment spécial et abortif des inflammations chirurgicales.

. . . . . « Les journeaux de médecine ont retenti, dans ces derniers temps, de la puissance miraculeuse des onctions mercurielles dans l'érysipèle, simple ou phlegmoneux, le panaris, etc. » (Bul. th. FORGET.)

. . . . . « Dans un précieux mémoire, M. le docteur Serre, d'Alais, a déterminé les effets du mercure dans les inflammations cutanées et cellulaires. J'ai retiré de l'action de ce médicament, et dans des circonstances semblables, des succès remarquables que je me propose de publier. »

(Bul. th. t. v. p. 301. BONAFOUX, d. M.)

NOUVEAU

TRAITEMENT

Spécial et Abortif

DE

l'Inflammation Chirurgicale.

Seconde Partie.

CHAPITRE PREMIER.

Erisypèle.

L'ÉRYSIPÈLE est l'inflammation de la peau, qui devient tendue, lisse ou rugueuse, rouge, très-sensible et brulante, se recouvre de phlictènes, laissant échapper un fluide acre, qui se coagule et prend une couleur tirant sur le jaune doré.

Son siège est dans la portion la plus nerveuse et la plus vasculaire de la peau ; de là, la douleur cuisante et le rouge vif qui le caractérisent.

Il est produit par des causes physiques et chimiques, les coups, les frottemens trop rudes, par l'action du soleil, du feu, des acides, par une plaie, par un mouvement sanguin ou humoral, par la présence de la bile dans l'estomac.

L'érysipèle est au phlegmon, ce que la fièvre bilieuse est à la fièvre adynamique, dont elle forme le premier degré : borné à la peau, il est d'une grande mobilité, se déplace spontanément, et parcourt successivement une étendue très-considérable, sans augmenter sa surface ; son cours ordinaire est de dix à quinze jours. Lorsqu'il pousse des racines à l'intérieur, qu'il envahit le tissu cellulaire sous-cutané et inter-musculaire, il est fixe, et se complique alors du phlegmon, qui le rend plus grâve et plus dificile à guérir. Ce n'est que dans ce cas que l'abcès se forme. L'érysipèle n'entraine pas, par lui-même, la suppuration par collection ; la peau n'a pas assez d'épaisseur

pour celà : il occasionne la chûte de l'épiderme , quelquefois la mortification du derme et par suite des plaies étendues , qui compromettent les jours des malades ; il est bien rare alors , que le tissu cellulaire n'ait pas participé à l'inflammation.

Lorsque l'érysipèle est benin , qu'il constitue un mal d'habitude , que ses retours entretiennent la santé du sujet, il faut le laisser parcourir tranquillement ses périodes. C'est une maladie à laquelle il ne faut pas toujours opposer des moyens thérapeutiques. Si elle est étendue , qu'elle donne du délire , de la fièvre , qu'elle menace de se terminer par la suppuration ou par la gangrène , on l'attaque hardiment.

La saignée générale est d'une extrême efficacité , pour calmer la fièvre et les symptômes locaux de l'inflammation.

Les boissons délayantes , l'eau de carotte, de mauve , conviennent mieux à l'intérieur qu'à l'extérieur. Je n'ai pas grande confiance dans ces petits moyens appliqués sur le mal.

Les cataplasmes ne sont pas d'une utilité constante ; les malades les trouvent insup-

portables à cause de leurs poids, de l'extrême chaleur ou du réfroidissement qu'ils entrainent. Depuis bien longtemps je n'emploie ces corps humides que dans les inflammations des glandes du cou, du sein, de l'aisselle, de l'aine, contre lesquelles les frictions mercurielles n'ont pas encore obtenu de succès.

Je ne puis conseiller les émétiques et les purgatifs, que d'après les conseils d'autrui, ne les ayant jamais administré moi-même contre l'inflammation érysipélateuse. L'état saburral des premières voies et l'érysipèle qu'il précède ou accompagne, ont très-bien passé sans cet appareil évacuateur.

Les cautérisations superficielles avec le fer rouge pratiquées avec tant de succès par M. le baron Larrey, ainsi que les vésicatoires, sont réservés pour le cas où l'érysipèle a une tendance gangréneuse.

MM. Laurence et Dobson préconisent les mouchetures. Ils pratiquent avec une lancette un grand nombre de petites incisions, plus d'une centaine et même plus d'un millier, sur la surface envahie par l'éruption érysipélateuse, et facilitent l'écoulement du sang à l'aide d'une éponge imbibée d'eau

tiède. La même opération doit être répétée deux ou trois fois dans les vingt-quatre heures, selon le degré d'inflammation de la partie affectée. Cette méthode, qui peut réussir au début du mal, ne sera pas acceptée par le malade à qui elle sera proposée, et dans un cas grave elle sera non seulement insuffisante, mais même dangereuse.

On a conseillé de circonscrire l'érysipèle, par une ligne tracée sur la peau saine avec le nitrate d'argent. Il est à regretter qu'un moyen aussi simple n'ait pas plus de constance dans ses effets.

Les sangsues doivent être appliquées loin du lieu enflammé, afin que l'inflamation traumatique, qui suit leur morsure, ne vienne pas s'ajouter à celle qui existe déjà ; elles font cesser, très-brusquement, l'érysipèle qui dépend de la poussée d'une glande, et n'ont pas une action bien claire, bien positive, contre ceux qui ne dépendent pas de cette cause.

Lorsqu'il y a lieu d'attaquer l'érysipèle par les topiques, il faut préférer les frictions mercurielles, qui agissent avec une rapidité inconcevable à quelque époque qu'elles

soient employées, que le mal soit cantonné à la peau, ou qu'il envoie des ramifications dans le tissu cellulaire sous-jacent. Le chirurgien trouvera en elles un remède simple et assuré, contre tous les érysipèles qui viennent compliquer les opérations et toutes les plaies dont le traitement lui sera confié. Il devra, au besoin, les seconder par les moyens rationnels ; diète, repos, boissons délayantes, saignées, etc.

Tous les médecins, qui se sont empressés de vérifier les faits que j'avais publiés, ont eu l'occasion d'obtenir des résultats pareils aux miens. Déjà plus d'un miller d'individus atteints d'affection érysipélateuse sur différentes parties du corps, ont été mis à l'usage des frictions mercurielles et *tous ou presque tous ont été guéris avec peu ou point de douleur et avec une promptitude au-dessus de toute espérance*. Tel est le langage de M. Ricord. (1) Les observations de ce

---

(1) « Les fomentations sur les surfaces érysipélateuses » offrent peu d'avantage et l'on devrait s'abstenir » d'onctions huileuses, si l'on n'avait d'autre but » que de détendre la peau et de diminuer son

médecin distingué, recueillies dans son hôpital et publiées dans les journaux de médecine, méritent toute confiance, et mettent, hors de doute, les succès de ce traitement spécial et abortif, appliqué aux phlegmasies cutanées.

» aridité et sa chaleur. Mais nous faisons une res-
» triction, en faveur de l'onguent napolitain, que
» dans ce dernier temps, M. Ricord, chirurgien
» de l'hôpital des vénériens a employé en onctions
» à la dose d'un ou deux gros, dans les érysipèles
» qu'il a eu à traiter, et dont il dit s'être cons-
» tamment bien trouvé dans tous les cas. Les onctions
» pratiquées sur toute la surface érysipélateuse dimi-
» nuent, selon lui, rapidement, la chaleur et la
» tuméfaction, et premièrement l'extension de
» l'inflammation aux parties circonvoisines. »

« M. Ricord n'est pas au reste, le premier qui
» ait employé les frictions mercurielles en pareil
» cas. On trouvera dans le tom. 3. p. 5, de ce
» recueil, un travail de M. Serre, d'Alais, où ce
» médecin a consigné plusieurs observations tendant
» à établir, d'une manière positive, l'utilité des
» frictions mercurielles sur la peau enflammée et
» même lorsque le tissu cellulaire sous cutané
« participe à l'inflammation. »

Bul. Th. t. 5, p. 15. J. C. Sabatier, d. m.

I.re OBSERVATION.

Madame Masso avait la peau du sein très-enflammée, très-rouge à trois pouces autour du mamelon. L'allaitement de ce côté donnait des douleurs insupportables. Les cataplasmes perpétuaient cette inflammation qui durait depuis plus de vingt jours. Ce fut pour la première fois que je fis l'essai des frictions mercurielles sur la peau enflammée. Ne connaissant pas alors toute la portée de ce remède, je frottai seulement la circonférence de la phlegmasie, et le lendemain je vis avec le plus grand plaisir que tout ce qui avait été en contact avec le mercure avait pâli et s'était froncé. Ce bien presque inespéré, quoique prévu, m'engagea à frictionner tout ce qui était coloré. Le succès fut le même au centre, et au quatrième jour la peau avait repris sa couleur naturelle. Au dessous du mamelon existait une petite glande, qui disparut peu de jours après l'inflammation cutanée.

Je ne m'attends à de pareils succès dans la thérapeutique des inflammations de la peau du sein, que lorsque j'ai la certitude

de leur primitivité. Dans la difficulté où je me trouve souvent de savoir si telle inflammation est primitive ou secondaire, j'associe l'onguent gris aux cataplasmes sans avoir à me plaindre de cette conduite. Il faut le dire comme nous l'avons expérimenté, le traitement rationnel et particulièrement les sangsues ne laissent rien à désirer dans leurs résultats, lorsqu'on les oppose aux engorgemens glandulaires qui ont enflammé la peau d'une manière aigue, si toutefois la suppuration n'a pas déjà commencé.

II. OBSERVATION.

L.... domestique, sujette à des érysipèles graves, qui labouraient toute la tête, fut atteinte de ce mal au mois de janvier 1828; les oreilles et les pomettes étaient enflées et rouges, elle s'attendait à douze ou quinze jours de souffrances, et fut très-satisfaite des frictions mercurielles qui abrégèrent de beaucoup le temps qu'elle avait à souffrir.

III. OBSERVATION.

Le nommé Volp. tailleur, me fit appeler pour un catarrhe, pendant le cours duquel

il survint aux jambes une affection érysipélateuse, qui disparut très-rapidement par l'usage des frictions mercurielles.

Ici elles furent accompagnées de l'apparition d'une prodigieuse quantité de boutons; ils percèrent et se séchèrent immédiatement sans laisser aucune trace.

IV. OBSERVATION.

M.me D... d'Uzès, avait une santé peu solide; elle était sujette à une humeur qui allait se nicher dans les narines. Dans le mois de décembre 1827, elle me fit consulter pour une tumeur très-rouge, occupant toute la joue droite. Vingt-quatre heures après la première friction, le gonflement et la rougeur avaient beaucoup diminué : trois ou quatre jours après, tout avait disparu. Cette jeune femme a continué à se porter comme par le passé.

V. OBSERVATION.

M.me G....., femme jeune et puissante, d'un tempéramment sanguin, sujette aux fluxions, fut prise, le 6 mars 1833, à la suite d'un vent froid, d'un érysipèle à la

joue. Les moyens que je proposai d'abord ayant été rejetés, on s'arrêta pour temporiser à l'onguent mercuriel dont on fit usage sur le champ : c'était le soir. La vive douleur qui se faisait sentir à l'oreille et qui n'avait pas permis le sommeil la nuit précédente, fut calmée comme par enchantement. La malade dormit. Le lendemain matin la rougeur existait en partie, mais la tension avait diminué. Le troisième jour, la joue était flasque, sans rougeur, sans douleur, et l'épiderme s'en détachait (à la suite de l'emploi d'une once et demi d'onguent mercuriel double.)

VI. OBSERVATION.

Alpach, sergent-major au 60.me de ligne, fut atteint d'un érysipèle qui envahit successivement toutes les parties de la tête, et celà, pendant quatre jours. L'onguent mercuriel efface les traces du mal, tandis qu'il reparaît plus loin. Alors il est décidement arrêté, plus de douleur, plus d'inflammation. Alpach convalescent se trouvait dans l'état le plus satisfaisant, quand le sixième jour, il sortit par un temps de pluie. La

nuit, il y eut du délire ; expédié à l'hôpital, il fut remis à l'aide d'un vomitif.

VII. OBSERVATION.

La domestique de M. L...., fut guérie de la même manière que le sujet de la quatrième observation. Quelques mois après elle essuya de grandes fatigues, à la suite desquelles elle tomba dangereusement malade. J'attribue la gastrite qui compromit ses jours, non à la prompte guérison de son érysipèle, mais aux peines physiques et morales qu'elle endura.

VIII. OBSERVATION.

Une jeune fille souffrait d'une érysipèle occupant toute la face ; elle avait beaucoup de fièvre et un peu de délire : sa langue était rouge et séche. Je fis faire tout de suite une friction de demi gros sur toute la portion de peau enflammée, et je recommandai de la renouveler chaque cinq heures. Le lendemain, frictions, tisane de chiendent, diète ; la tuméfaction et le délire persistent. Le troisième jour même prescription ; le délire cesse, la peau se flétrit, la

fièvre diminue. Le quatrième on suspend les frictions, on continue la diète et les boissons adoucissantes. Au cinquième, bouillon : la convalescence commence le sixième jour.

IX. OBSERVATION.

La femme M., fort avancée en âge, après un refroidissement général, eut un grand mal à la tête, pour lequel sa fille appliqua un synapisme à la jambe gauche. Cette révulsion produisit du calme, mais, au bout de trois jours, toute la jambe et le pied étaient devenus érysipélateux. La peau était lisse, rouge, tendue, excessivement douloureuse. Je conseillai les frictions mercurielles; à ma visite du lendemain, la malade m'assura que cette pommade lui avait occasionné de si vives douleurs, qu'elle n'avait osé les continuer. Après cinq jours d'usage des cataplasmes, elle me fit appeler de nouveau et alors elle me confessa, que l'onguent n'avait pas été appliqué, parcequ'une femme lui avait dit qu'il fesait venir du mal, et qu'ayant été dupe de ses mauvais conseils, elle s'était décidée à suivre plus strictement

mes prescriptions. Cette fois les frictions mercurielles furent faites avec tant de soins que l'érysipèle, malgré son intensité, céda en deux jours. La peau se fronça et la jambe se désenfla.

La voisine, qui l'avait effrayée et découragée, fut obligée elle-même de faire le même remède et de convenir qu'il était difficile d'en trouver un meilleur.

X. OBSERVATION.

M.me P.... d'Uzès, avait mis aux chevilles des deux pieds un certain nombre de sangsues pour guérir un mal de tête très-violent. Les piqures de ces animaux donnèrent lieu à une vive inflammation, contre laquelle les cataplasmes furent inutiles. Il n'en fut pas de même des frictions mercurielles; le lendemain M.me P..... se servit de son pied. La fatigue ayant rappelé l'inflammation, je la fis cesser par deux frictions.

XI. OBSERVATION.

Une jeune fille, à laquelle mon ami M. Caffort, de Narbonne, ne pouvait administrer l'iode intérieurement ni extérieurement sans

occasionner de l'inflammation érysipélateuse, fut atteinte, plusieurs fois, pendant l'usage de ce remède, d'une phlegmasie cutanée, que les émoliens ne purent calmer et qui guérit toujours par les frictions mercurielles.

XII. OBSERVATION.

Un mineur, atteint d'érysipèle à une jambe variqueuse, après avoir passé plusieurs nuits dans de vives souffrances, trouva le soulagement et la guérison dans l'emploi de cinq à six gros d'onguent mercuriel.

— Je ne puis terminer cet intéressant article, sans consigner ici la note suivante, extraite d'une lettre du docteur Ferrier, insérée dans le tome 5 du bulletin de thérapeutique, page 33.

« M. le docteur Serre d'Alais, en publiant ses nombreuses observations sur le traitement de l'inflammation aigue de la peau et du tissu cellulaire qu'elle recouvre, a rendu un grand service à la thérapeutique et à l'humanité.

» Pressé de vérifier les faits publiés par ce médecin, j'en trouvai bientôt l'occasion, et les résultats que j'obtins répon-

dirent à mon attente. J'ai soumis plus de vingt individus, atteints d'affection érysipélateuse sur différentes parties du corps, à l'usage des frictions mercurielles, après une émission sanguine, chez ceux où la violence de l'inflammation la réclamait impérieusement ; tous ont été guéris avec une promptitude extrême.

» M. le docteur Mabit, médecin de l'hôpital Saint André de Bordeaux, dont le zèle pour les sciences égale les lumières, témoin des bons effets des frictions mercurielles, dans le traitement des érysipèles de la face, pensa, et je fus de cet avis, qu'on pourrait employer utilement le mercure en friction, sur les individus atteints de petite vérole et de varioloïde confluente, dans la période où le gonflement des paupières est tellement marqué, que les malades sont momentanément privés de la lumière et même menacés de perdre entièrement la vue ; triste infirmité, qui n'est que trop souvent le funeste résultat de ces maladies.

» Les essais que nous en fîmes réussirent complètement. De légères frictions mercurielles, faites deux fois par jour sur les

paupières très-enflammées et tuméfiées, provoquérent l'affaissement de ces parties ; l'inflammation avorta, la peau se flétrit et les malades conservèrent les yeux ouverts, jusqu'à la fin de la maladie. Une quinzaine de malades, soumis à cette méthode, en éprouvèrent les bons effets. Une chose digne de remarque, c'est que les pustules qui se trouvent en contact avec le mercure, s'affaissent promptement, n'augmentent plus de volume, contiennent une petite quantité de matières, se déssèchent vite, et ne laissent qu'une très-petite cicatrice à la peau. »

CHAPITRE SECOND.

Engelures.

L'ENGELURE , toujours occasionnée par le froid et le chaud alternatifs , est une inflammation de la peau et du tissu cellulaire des mains et des pieds. Sa couleur n'est pas si vive que dans l'érysipèle ; elle est ordinairement bleuâtre : on y ressent des picotemens , de l'engourdissement et des démangeaisons qui augmentent pendant la nuit.

Comme l'érysipèle , l'engelure ne donne pas lieu à l'abcès , et comme lui elle se termine par des plaies et par la gangrène.

Elle attaque de préférence les enfans , les femmes et les hommes , dont les mains sont riches en tissu cellulaire.

Dans nos pays , si elles ne constituent

pas un mal sérieux, elles sont très-incommodes, car il est bien dégoutant de conserver tout l'hiver les doigts empaquetés de linges, comme s'ils étaient le siège d'une affection scrofuleuse.

Les sangsues, les cataplasmes émolliens et généralement tous les antiphlogistiques, sont reconnus inutiles ou nuisibles dans cette maladie. Le seul remède qui ait réuni l'assentiment de tous les médecins, est celui qui consiste à frotter les mains avec la neige et à éviter l'action du feu. Ensuite l'insuccès des antiphlogistiques les a conduit à préconiser, tour à tour, la dissolution d'acétate de plomb, le vinaigre, l'esprit de vin camphré, le savon, la térébenthine, la saumure de bœuf, les harengs pilés, le vin, le chlorure de chaux, la décoction de feuille d'olivier. De toutes ces substances repercussives ou excitantes, il n'en est pas une qui présente assez de constance dans ses effets pour être signalée, tandis que les frictions mercurielles sont jusqu'à présent la meilleure thérapeutique à opposer à ces singulières inflammations.

XIII. OBSERVATION.

En 1827 on m'apporta un enfant qui n'avait que quelques jours, et dont les pieds avaient, dit-on, été gelés ; je les examinai avec soin, et je reconnus en effet que le froid avait occasionné un boursoufflement de la peau et du tissu cellulaire de ces parties ; elles avaient tout-à-fait l'aspect de deux énormes engelures. Après plusieurs applications inutiles, je fis quelques frictions mercurielles, dont les effets furent si prompts, qu'en trois jours, ses deux pieds avaient repris leur état naturel. Depuis mon séjour à Alais, sept à huit cas de ce genre se sont reproduits et ont cédé au même remède.

XIV. OBSERVATION, de M. Ratier.

M.lle..... jeune personne de dix-sept ans, était affectée chaque hiver d'engelures, qui avaient résisté à tous les moyens thérapeutiques, ordinairement employés. Dès les premiers froids, les doigts, promptement tuméfiés, occasionnèrent un prurit insupportable ; ils étaient bientôt ulcérés et fournissaient long-temps une suppuration

ichoreuse. L'ulcération allait commencer à paraître, lorsqu'une légère couche d'onguent mercuriel fut étendue sur toute la surface érysipélateuse, jusqu'au dos de la main. Vingt-quatre heures après, l'inflammation avait disparu et l'œdème considérablement diminué. La peau était ridée, mais très-souple. Une deuxième onction amena une guérison complette.

XV. OBSERVATION, du même.

Un élève de l'hôpital des vénériens, a suivi le même procédé contre des engelures ulcérées, ayant leur siége sur les doigts des pieds ; quatre onctions ont suffi pour une guérison radicale.

CHAPITRE TROISIÈME.

Orgeolet, Clou, Furoncle.

Ces trois nuances de l'inflammation, caractérisées par une tumeur saillante, dure, d'un rouge foncé, très-douloureuse, sont essentiellement suppuratives. Aussitôt après leur formation elles se recouvrent d'une pustule livide ou blanchâtre, qui annonce un commencement de perforation de la peau, à travers le restant de laquelle se fait apercevoir le pus qui lui donne cet aspect; cette tendance si décidée à la suppuration, a fait dire que le furoncle n'était autre chose que le résultat d'un effort dépurateur ou conservateur. L'expérience, atteste en effet, que ces inflammations arrivent ordinairement à la suite des affections morales qui ont ébranlé l'organisme, ou après les maladies graves.

Le volume du furoncle excède rarement la grosseur d'un œuf, celui de l'orgeolet est de la grosseur d'un pois.

La matière expulssée est très-épaisse et teinte de sang : ce qui a fait dire qu'elle n'était pas de bonne nature, et qu'elle était le produit d'une escarre formée dans le tissu cellulaire. Cette erreur vient de ce qu'on a voulu établir un type, auquel on a comparé tous les autres produits de l'inflammation, et dont elle ne diffère que par une plus grande consistance. Le défaut absolu de mauvaise odeur, nous assure que cette masse purulente n'est pas le résultat d'une opération gangreneuse, mais celui d'une sécrétion désorganisatrice bien différente.

Le furoncle peut se placer indistinctement sur toutes les parties de la surface du corps, et comme il présente beaucoup de saillie, il peut être facilement heurté, ce qui a fait dire que cette inflammation se plaçait toujours mal.

Le traitement ordinaire consiste dans les antiplogistiques, les sangsues, les bains, les cataplasmes, les corps gras et les emplâtres dits maturatifs.

Cette maladie est si peu dangereuse, quoique souffrante, qu'on se borne à la panser avec un simple cataplasme ou un emplâtre de diachilon, dans le but de hâter la suppuration.

L'incision est indispensable lorsqu'on veut faire cesser instantanément la tension inflammatoire.

Les frictions mercurielles, secondées par la compression exercée avec un ou plusieurs doigts, au commencement, au milieu et à la fin du furoncle, sont, à mon avis, le traitement le plus sûr à mettre en usage dans cette maladie.

L'avortement est rarement observé par le médecin ; il n'est le plus souvent consulté que lorsque la pustule est formée et que la suppuration est par conséquent établie. A cette époque, il faut provoquer la sortie du bourbillon par une forte compression et prévenir l'inflammation consécutive, par les frictions mercurielles ; dans l'espace de quarante-huit heures, elles reduisent le mal à un simple durillon, qui passe peu à peu.

XVI. OBSERVATION.

J.... charron, à la suite d'une affection galeuse, sentit une tumeur se développer au cou. Le frottement de la cravatte contribua beaucoup à en accroître le volume. Par une forte compression je fis sortir le bourbillon avec du sang : deux heures après survint l'inflammation du tissu cellulaire voisin, que je fis cesser au moyen de deux frictions mercurielles.

XVII. OBSERVATION.

M. G...., malade depuis deux mois, et déjà dans un commencement de convalescence, eut au bras, sur le lieu même où un vésicatoire avait été appliqué, un clou très-volumineux, qui ne fut pas surmonté de sa pustule ordinaire. Son sommet arrondi se perforait d'une infinité de petits trous qui laissaient appercevoir le tissu cellulaire. Il avait beaucoup de ressemblance avec un petit phlegmon gangréneux, et céda facilement à trois jours de frictions mercurielles. L'escarre tomba et la plaie, qui survit, guérit bientôt.

XVIII. OBSERVATION.

M. D.... ne pouvait se livrer à la marche, à cause d'un clou très-gros qu'il portait à la cuisse. Un seul jour de frictions mercurielles le mit en état de vaquer, sans douleur, à ses occupations agricoles.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Phimosis & Paraphimosis.

Lorsque le prépuce recouvre le gland en entier, quil ne peut jouer en arrière, qu'il est enflammé, il y a phimosis.

Cette inflammation peut s'étendre jusqu'à la racine de la verge, dont la peau est pâle et œdémateuse, excepté à son orifice où elle est d'un rouge vif ; le jet de l'urine se fait difficilement et détermine en passant une douleur vive.

Le gland peut rester intact ou participer à l'inflammation du prépuce ; dans ce dernier cas, ils peuvent mutuellement contracter des adhérences et donner lieu à des abcès.

Le phimosis est occasionné par les coups, les piqures de sangsues, par l'excision d'une verrue, par la cautérisation d'un ulcère de la verge, par la présence même de cet ulcère, par l'irritation du pus urethral, par

la mal-propreté, la masturbation, la présence d'une pierre dans la vessie.

L'examen de ces causes a conduit les praticiens à conseiller les grands soins de propreté, les injections de toute espèce, adoucissantes, astringentes et caustiques. Elles sont d'autant plus utiles, que le gland est plus irrité, enflammé ; que le canal de l'urètre envoie une plus grande quantité de pus, dont la présence augmente l'inflammation ; qu'il existe des matières endurcies ; que l'on craint des adhérences, et qu'il existe des ulcères à cicatriser.

Les applications extérieures, les bains et les cataplasmes sont bien moins importans que les injections.

On blâme généralement les sangsues sur le fourreau, parceque leur piqures peut augmenter le mal.

On a conseillé l'incision du prépuce ; elle a l'avantage de mettre le gland à découvert et de rendre le pansement de ses ulcères plus facile. Je ne la pratique aujourd'hui que dans les phimosis chroniques et lorsque les malades la réclament impérieusement, parce qu'elle peut donner naissance à une

plaie de mauvais aspect et que les frictions mercurielles faites sur le pénis, secondées par les injections ci-dessus, se rendent parfaitement maîtresses de cette inflammation. Il reste une légère induration qui diminue sensiblement l'ouverture du prépuce et qui simule un phimosis congénital.

Lorsque le prépuce est porté en arrière du gland, il comprime et étrangle cette partie de la verge, et développe une inflammation appelée paraphimosis.

Les enfants et généralement tous les hommes à prépuce étroit, sont exposés à cette maladie en voulant mettre le gland à découvert ; elle arrive également chez ceux dont cette dernière partie s'enflamme, de manière à empêcher la peau de se porter en avant.

Le traitement consiste à opérer de suite la réduction du gland. Cette opération doit être faite avec précaution, de peur d'augmenter l'inflammation si elle ne réussit pas. L'incision sur plusieurs points de l'anneau, sur les bourlets muqueux, donne un soulagement prodigieusement augmenté par l'onguent mercuriel.

Après la guérisson, le gland reste découvert

pendant long-temps ; parceque le prépuce, poussé au-devant de lui, se retire en arrière dès qu'on le lâche.

XIX. OBSERVATION.

M. C...., me pria d'exciser trois petites verrues qu'il portait à la jonction du gland avec le prépuce ; après l'opération, je cautérisai légérement pour prévenir leur retour et causai par là une douleur très-vive, qui dura une partie de la journée. Tout le lendemain la verge et les bourses furent pesantes et sur le soir de ce jour, le prépuce s'enfla prodigieusement.

Pendant une quinzaine de jours je fis faire sans succès des injections, prendre des bains.

Pressé de guérir et voulant éviter l'opération, qui ne lui souriait pas du tout, ce malade m'engagea à lui trouver un autre remède. Je prescrivis trois frictions de demi gros par jour, et au quatrième jour, le gonflement avait cessé. Le prépuce resta long-temps plus étroit qu'il n'était avant.

Ce ne fut, je crois, qu'à la fin de l'année qu'il put découvrir le gland.

XX. OBSERVATION.

Un enfant de trois ans, reçut un coup de badine à la verge, sur laquelle se forma, au bout de deux jours, un phimosis si considerable, que le pénis semblait être formé de plusieurs lignes brisées : huit frictions mercurielles, effacérent ces nouures, rétablirent sa rectitude naturelle ; l'urine, génée à sa sortie, coula librement.

XXI. OBSERVATION.

M.... étant atteint d'une gonorrhée, découvrit le gland pour savoir s'il n'y avait pas quelque ulcération, et comme il n'eut pas la précaution de le ramener de suite, il se développa en quelques heures un paraphimosis très-considérable ; le gland était très-gros et violacé. Le prépuce, sous la verge, fesait un bourlet qui offrait l'aspect d'un second gland : la constriction était extrême, lorsque j'engageai le malade à frotter, quatre fois par jour, tout ce qui était tuméfié, excepté le gland : lorsqu'il revint me voir, au cinquième jour, le

prépuce, complètement désenflé, jauait librement, mais il revenait toujours en arrière.

XXII. OBSERVATION.

Un enfant de six ans, s'amusant à mouvoir naïvement son prépuce, le porta si bien en arrière qu'il ne put le faire revenir à sa place ; je ne tentai aucune réduction, parce que le mal datait de cinq jours, et que d'ailleurs l'inflammation la rendait tout-à-fait impraticable. Quelques onctions mercurielles suffirent pour faire disparaître tout étranglement.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Panaris.

On donne le nom de Panaris à toute inflammation érysipélateuse ou phlegmoneuse de la main.

On divise cette maladie en quatre espèces, ne différant les unes des autres que par la profondeur à laquelle elles arrivent, ce qui fait qu'elles se confondent souvent.

Le panaris superficiel n'est pas sérieux par lui-même, puisqu'il ne compromet qu'une petite portion de peau. Le panaris profond est très-grave au contraire, puisqu'il donne lieu à de nombreux abcès, à la gangrène, à l'exfoliation des tendons, des os, à la perte d'un ou plusieurs doigts, à celle de la main, et même à la mort du sujet.

Boyer ne croit pas que cette inflammation

puisse facilement se terminer par la suppuration. Il est presque sans exemple, dit-il, que la résolution se soit opérée lorsque le mal s'est prolongé au-delà de quelques jours; la suppuration est la terminaison ordinaire des panaris, elle est regardée comme inévitable, et tous les moyens qu'on a conseillé tendent tous à la favoriser et à donner issue au pus formé.

Cette maladie est si sérieuse, et les remèdes si incertains, que les chirurgiens se sont tous entendus pour préconiser l'incision, seul moyen capable d'amener une prompte guérison. Cette opération a pour effet de dégorger les vaisseaux, par l'hémorragie qui l'accompagne, de faire cesser l'étranglement, de donner issue au pus et de convertir, un mal très-douloureux et très-grave, en une plaie simple qui guérit en quelques jours.

L'utilité et l'inocuité de l'incision est contestée par quelques chirurgiens et en particulier par le docteur Sinogowits, qui en parle en ces termes :

« Faut-il inciser ou non les panaris ? faut-il les inciser dans la période de l'inflammation pour diminuer la tension des

parties et calmer ainsi la douleur ? ne faut-il faire cette opération que plus tard, lorsqu'on soupçonne du pus dans la profondeur des tissus, afin de procurer une issue prompte à ce dernier et empêcher qu'il n'exerce une action nuisible sur la capsule articulaire, les ligaments et les insertions des tendons ?

» Il est rare, répond-il, qu'on atteigne le but que l'on se propose, en incisant pendant la période d'inflammation. Les malades, loin de voir diminuer leur douleurs, souffrent au contraire beaucoup plus qu'avant la petite opération, et cela ne doit pas surprendre, car la plaie devient une cause d'irritation nouvelle qui agrandit le foyer de l'inflammation, et en augmente l'intensité. Un autre inconvénient, c'est qu'en coupant toutes les parties jusqu'à l'os, on s'expose à l'action si nuisible de l'air atmosphérique, d'où résultent souvent la nécrose et la perte d'une phalange. »

Quant au second point en litige, M. le docteur Sinogowits regarde l'incision comme inutile, parceque de même que les abcès ordinaires, les furoncles, etc., le panaris

a une tendance à s'ouvrir spontanément ; elle peut même devenir nuisible en laissant pénétrer l'air dans le foyer purulent et en favorisant de cette manière l'exfoliation des parties aponévrotiques , et tendineuses , ainsi que la nécrose de l'os.

Quoique l'incision ait les inconvéniens signalés ci-dessus, elle n'en est pas moins une opération à réserver pour les cas qui lui conviennent, et dont les résultats peuvent tourner au profit des malades.

Depuis quelques années je ne me décide pas facilement à appliquer un cataplasme dans la paume de la main : par sa douce chaleur et son humidité , il occasionne une turgescence, qui fait bomber outre mesure les espaces compris entre les jambages de l'M de la main ; ceux-ci forment alors des rainures dont la profondeur est très-considérable. Ces enfoncemens tiennent à la disposition anatomique des brides , que l'habitude de fermer et d'ouvrir la main à établies et qui ne peuvent se préter aux gonflemens des intervalles qui les séparent; c'est certainement en résistant à la force tendant à les soulever , qu'elles font naître

une partie de l'horrible douleur que l'on éprouve, lorsque la paume est en rapport avec un cataplasme. Si l'on en fait l'épreuve sur une main saine, on aura une teinture de l'inconvénient en question.

Ce topique est plus efficace lorsque la tension est détruite, qu'avant l'incision ou l'ouverture spontanée de l'abcès.

L'eau chaude et l'eau froide, dans lesquelles on plonge la main malade, présentent ceci de bien remarquable : *C'est que, si l'une fait du mal, l'autre soulage infailliblement, et* vice versâ.

L'onguent mercuriel est toujours utile à quelque époque qu'on l'emploie :

Dans le commencement il résout le panaris d'une manière prompte et complète ; plus tard, il borne la suppuration, et enfin, il tarit brusquement cette dernière en favorisant le recollement des foyers. Mais pour que ce dernier effet ait lieu, *il faut qu'il y ait encore beaucoup de rougeur et beaucoup d'enflure.*

Pour inspirer plus de confiance en faveur de ce remède, et prouver que ce que j'en dis n'est pas l'effet d'une prévention, je vais citer à ce sujet, l'opinion du docteur Miquel.

« M. le docteur Serre, dit-il, nous a transmis un mémoire important sur l'emploi des frictions mercurielles, comme traitement abortif de l'inflammation de la peau et du tissu cellulaire qu'elle recouvre. Ce mémoire, dans lequel respire une grande bonne foi et la conviction la plus profonde, mérite d'être relu. Bul. géné. de Thérap. t. III, page 5.

» Les résultats qu'il nous signalait étaient trop importans pour que nous n'ayons pas saisi la première occasion de répéter ses expériences.

» Ce n'est encore que dans le panaris que nous avons eu recours aux frictions mercurielles ; *mais nous devons le proclamer, nous n'avons jamais vu de guérison plus merveilleuse que celles que nous avons obtenues. Quelques heures ont suffi pour calmer toute douleur* et arreter la marche de panaris qui paraissaient devoir être graves.

« Cette efficacité a été constante chez tous les malades que nous avons eu à traiter ; ils sont jusqu'ici au nombre de cinq et nous le répétons, l'avortement presque immédiat chez tous, après les frictions mercurielles,

ne nous permet point de douter que ce ne soit le traitement le plus prompt, le plus sûr, et le plus efficace, que l'on possède contre cette douloureuse et quelquefois si grave affection.

» Le premier effet des frictions mercurielles est de déterminer un sentiment de fraicheur sur le doigt douloureux, qui se prolonge quatre ou cinq minutes après qu'on les a cessées. Pendant que cette impression de fraîcheur dure, la fièvre locale est moindre, les élancemens moins pénibles: à chaque friction il y a un mieux être marqué, et *le médecin, avant de sortir de chez son malade, peut constater l'action solutaire du médicament. Il est rare d'en voir de plus prompte.*

« Les onctions mercurielles doivent être faites, en débutant, tous les quarts d'heure, avec quelques grains seulement du médicament, que l'on étend sur la partie affectée, en pratiquant quelques légères frictions avec le doigt indicateur de la main saine. Un ou deux gros de ce remède suffisent presque toujours. Ce traitement a pour avantage de prévenir la suppuration qui, comme on le

sait, est la terminaison ordinaire des panaris. *Quel immense résultat dans une maladie, dont la suppuration constitue toute la gravité.* (Bull. gén. de thérapeutique. Tom. 4, p. 298.)

Ce traitement est adopté aujourd'hui par un très-grand nombre de praticiens. Le docteur Sinogowits le recommande non-seulement au début du panaris, mais encore lorsque l'abcès s'est formé, que la carie s'est établie et que l'inflammation s'est manifestée dans la paume de la main et au bras.

« Le mercure, puissant révulsif, antiphlogistique par excellence, ainsi que John Hunter l'appelle, paraît, *en vérité*, enrayer, comme par enchantement, les douleurs des panaris et ses conséquences. »

(Rognetta, d. m.)

XXIII. OBSERVATION.

M.... eut un panaris à la fin de l'hiver 1832; il n'avait de repos, ni la nuit ni le jour. Deux gros d'onguent mercuriel lui enlevèrent complettement, dans deux jours, cette douleur, qui s'étant communiquée au bras, en avait enflammé les vaisseaux lymphatiques et les glandes axillaires.

Le même accident venait de m'arriver à moi-même, au doigt index, pour avoir enlevé une de ces pellicules, qui s'élèvent quelquefois au-dessus de la racine de l'ongle ; même traitement, même guérison.

XXIV. OBSERVATION.

M.lle F.... eut également un panaris à un doigt, où l'on sentait un commencement de suppuration. Le sentiment de fraîcheur occasionné par l'onguent mercuriel et signalé par M. Miquel, fut ici observé ; il fallut continuer les frictions pendant trois jours.

XXV. OBSERVATION.

D.... boucher, s'était blessé le pouce avec la pointe d'un long couteau. Cette piqure n'ayant pas occasianné une vive douleur, il continua son travail. Trois jours après, le doigt fut le siége d'un panaris horriblement souffrant. J'appliquai des cataplasmes, des sangsues, l'eau fraîche sans succès. Je frictionnai avec l'onguent mercuriel qui fit cesser en trois jours, sans suppuration, le gonflement du doigt, de la main et de l'avant bras, lesquels conservèrent pendant

quelque temps un endurcissement cellulaire indolent, qui se dissipa au moyen de fumigations aqueuses.

XXVI. OBSERVATION : (M. Miquel.)

« Une jeune dame souffrait horriblement du pouce de la main droite depuis quarante-huit heures. Ce doigt était tendu, extrêmement douloureux ; elle y éprouvait des élancemens qui lui faisaient pousser des cris. Les cataplasmes, les bains locaux émolliens, n'avaient produit aucun bien. Les nuits étaient sans sommeil. Elle était déterminée à se laisser pratiquer une incision, lorsque je lui conseillai les frictions mercurielles. C'était la première fois que j'y avais recours. Je les recommandai uniquement par expérience et ne promettant nullement ni guérison, ni même soulagement. Il était deux heures de l'après-midi, lorsque le malade commença à pratiquer légérement, tous les quarts d'heure, avec l'indicateur de la main gauche, des onctions avec une petite quantité d'onguent mercuriel, sur toute l'étendue du mal ; au bout de deux heures, elle éprouvait déjà une amélioration sensible ;

la chaleur locale avait diminué, les élancemens étaient moins continus. Le soir, la douleur au bout du doigt était moins exquise. La nuit, il y eut du sommeil. Le lendemain, la rougeur et la tension étaient beaucoup moindres. Il n'y avait plus que quelques élancemens de loin en loin. Les frictions furent continuées, comme la veille. Le soir de ce jour, c'est-à-dire, trente heures après l'emploi de l'onguent mercuriel, le panaris était arrêté. Il n'y avait plus d'élancement et l'on pouvait presser le bout du doigt sans déterminer de douleur. Deux gros d'onguent mercuriel avaient amené la guérison. »

XXVII. OBSERVATION, (*idem.*)

« M.e de L.... avait, depuis trois jours, un panaris au doigt indicateur de la main gauche, les douleurs étaient extrêmes, et ne lui laissaient de repit ni la nuit, ni le jour. Elle avait pris dans la nuit précédente un grain d'opium, qui n'avait pu calmer la souffrance et lui procurer le sommeil. La main ainsi que le bras étaient fortement douloureux. C'est dans cet état de

choses, à neuf heures du soir, que les onctions mercurielles furent commencées. Dès la quatrième, la malade éprouva du soulagement. Deux autres frictions furent faites avant qu'elle se couchât, la nuit fut bonne; le lendemain, les frictions furent reprises tous les quarts d'heure; à midi, le panaris était guéri. Un gros d'onguent mercuriel seulement avait été employé.

XXVIII. OBSERVATION.

» Un domestique et une couturière ont été guéris, par le même moyen, de panaris très-douloureux. La chaleur, la tension, la douleur, les élancemens ont été enlevés comme par prodige, il en a été de même chez un commissionnaire qui est venu me consulter il y a quelques jours seulement, et qui avait un panaris à l'indicateur de la main gauche. Depuis deux jours il avait suspendu ses occupations à cause de la douleur. Il a pu les reprendre le surlendemain de l'emploi du traitement. »

(Bul. gé. de Th. t. 4, p. 298.)

XXIX. OBSERVATION.

Le maître d'école de Brouzet avait beaucoup souffert et souffrait encore beaucoup d'un panaris, qui s'était abcédé au doigt médius de la main droite; celle-ci était énorme et le bras très-enflé : il y avait sur le dos de la main une ouverture la traversant de part en part, communiquant avec les deux autres et située à la partie moyenne du doigt; j'avais envie d'inciser toute la peau décollée, lorsque je fus arrêté par les souffrances du malade et par l'idée que l'onguent mercuriel pourrait encore être très-utile. Je lui fis emporter quatre gros de cet onguent et je lui recommandai de venir le samedi pour faire les incisions nécessaires, si le remède n'opérait pas.

Ce jour arrivé, la pommade avait produit un effet tel que, le malade me dit être en état de donner, sans souffrir, un souflet avec la main indisposée.

Ce cas est, jusqu'à aujourd'hui, le plus extraordinaire qui se soit offert à mon observation. Tous les trous étaient bouchés, secs; le doigt avait perdu les trois quarts de son

enflure, ainsi que la main ; le bras n'en avait plus du tout. La douleur était nulle. De tant de mal il ne restait que la roideur du doigt, qui était d'une dureté extrême.

M. Caffort de Narbonne, que j'ai cité plus haut, très-avantageusement connu par son travail sur l'inflammation, a employé, avec le plus grand succès, les frictions mercurielles sur M.me de St.-Vincent, qui souffrait horriblement d'un panaris.

CHAPITRE SIXIÈME.

Entorses.

L'ENTORSE est une violente secousse, éprouvée par une articulation, dont les surfaces ont conservé leur rapports et dont les ligamens ont été rompus ou fortement froissés.

Les articulations ginglymoïdales et en particulier celles du pied et de la main, sont le plus souvent *entorsées* : c'est-à-dire exposées à exécuter des mouvemens forcés dans des sens qui ne leur sont pas naturels.

Il y a des personnes plus sujettes que d'autres aux entorses. Ce sont, en général, celles qui ont un tempérament scrofuleux, dont les os se sont gonflés dans le bas âge, et dont les ligamens articulaires se sont relâchés.

Cet accident est presque toujours accom-

pagné d'inflammation. La douleur commence au moment où il arrive : la tuméfaction a lieu bientôt après ; elle est formée alors par une hémorragie intérieure, fournie par les capillaires ; en cet état les mouvemens articulaires sont interrompus ou deviennent si douloureux, qu'il y a beaucoup d'inconveniens à les solliciter : après quelques heures, la chaleur devient excessive, il s'en fait un dégagement si prodigieux, que l'eau la plus froide en est très-rapidement chauffée ; les linges imbibés laissent échapper une fumée épaisse de vapeur aqueuse, presque aussi abondante, au premier aspect, que celle qui sort d'un vase contenant de l'eau en ébullition.

La douleur, la tuméfaction et la chaleur ne peuvent exister long-temps, sans que la peau elle-même vienne s'enflammer et rougir ; d'autres fois et c'est le plus ordinaire, elle reste étrangère au mouvement inflammatoire, communiqué au tissu cellulaire, et paraît seulement avec les couleurs irisées que lui donnent les épanchemens sanguins.

Cette maladie est d'autant plus dangereuse, qu'un plus grand nombre de tissus articulaires ont souffert.

Si la violence du coup a été telle, que la peau, le tissu cellulaire, les tendons, les gaines tendineuses, les ligamens, la membrane synoviale, les surfaces osseuses aient été froissées en même temps, l'entorse sera infiniment plus sérieuse, que lorsque les ligamens ont isolement supporté une secousse moins forte.

Pour constater l'entorse, il faut être appelé de suite après l'accident. Alors on s'assure facilement si elle est simple ou compliquée de fracture.

« L'expérience, dit M. Boyer, a appris que l'eau froide est le moyen le plus sûr que l'on puisse employer pour prévenir l'inflammation. Ce répercussif appaise la douleur, empêche l'abord des humeurs, prévient l'engorgement et l'inflammation. Ainsi, lorsqu'on est appelé au moment même où l'entorse vient d'arriver, il faut plonger la partie dans un sceau d'eau de puits, à laquelle on ajoutera une demi once d'acétate liquide de plomb par pinte. Mais pour retirer de l'eau froide tous les avantages que l'on peut en attendre; il faut que la partie y reste plongée pendant plusieurs heures de suite,

que l'eau soit renouvelée à mesure qu'elle s'échauffe ; on conçoit que ce moyen serait dangereux pour une femme qui aurait actuellement ses règles, ou qui serait sur le point de les avoir, et pour toutes les personnes délicates chez lesquelles on redouterait une suppression de transpiration. Dans ces cas, on peut employer un défensif composé avec un mélange d'alun, de suie de cheminée et de blanc d'œuf battus ensemble. »

Lorsque le temps de cette médication a passé, que l'inflammation réactionnaire s'est établie, les frictions mercurielles pratiquées, chaque trois ou quatre heures, à la dose de demi gros, sur toute la partie souffrante, suffisent ordinairement pour appaiser toute douleur et chaleur, et ramener l'articulation à son état presque naturel. Tous les malades auxquels je les ai conseillées, ont été étonnés de la rapidité et de la sûreté de leurs effets.

XXX. OBSERVATION.

M.me D...., tomba dans un escalier, la tête la première, et se fit une entorse au coude droit. L'eau froide et les sangsues

furent mis en usage sans résultat sensible. Les frictions mercurielles enlevèrent la douleur, la tuméfaction et rétablirent la liberté du mouvement ginglymoïdal.

XXXI. OBSERVATION.

Le nommé Savin, ayant le bras dans l'état le plus facheux à cause d'une entorse au coude, trouva, dans l'usage des frictions mercurielles, une guérison très-rapide.

XXXII. OBSERVATION.

M. D..... dont le pied droit avait été exposé à diverses entorses, ne pouvait marcher depuis plus d'une année, à cause d'une enflure très-considérable, qui occupait le pied, les chevilles et la jambe. A la septième friction mercurielle (d'un gros), le tibia se dessina parfaitement, et à la onzième, faite le huitième jour, elle marcha aisément de son lit à la chaise, sans douleur. La douzième friction termina la maladie. Cette guérison s'est parfaitement maintenue.

XXXIII. OBSERVATION.

Une femme de Mazac ayant la main et le pied très-enflés, depuis quelque temps, par une chûte, fut guérie en peu de jours, avec cinq gros d'onguent mercuriel.

Ces observations et d'autres que je me dispense de rapporter mettent bien en évidence l'efficacité du système de traitement, que je préconise dans les inflammations aigues et chroniques, dépendantes des entorses.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Contusions.

La contusion ou meurtrissure est caractérisée par l'épanchement sanguin. La partie frappée ou comprimée augmente subitement de volume, devient noire, bleue et douloureuse : arrive ensuite la chaleur et enfin l'inflammation érysipélateuse ou phlegmoneuse ; de-là, l'induration, la suppuration et la gangrène.

Selon Samuel Cooper, on a trois indications à remplir dans le traitement des contusions.

La première consiste à prévenir l'inflammation par le repos, la position, les saignées générales et locales, par l'application de l'eau froide.

La seconde a pour but de favoriser l'ab-

sorption du fluide épanché, par une évaporation constante, entretenue à la surface de la partie contuse, par les sangsues, les lotions avec le muriate d'ammoniaque, par les linimens et par la compression.

La troisième indication est de rendre le ton aux parties, par les linimens et l'eau froide.

Tous ces moyens, presque les mêmes pour les trois cas, conviennent au commencement et à la fin des contusions ; ils sont insuffisans lorsque l'inflammation est développée.

L'onguent mercuriel en friction, après l'usage préalable de l'eau froide, prévient et guérit l'inflammation, hâte l'absorption des fluides épanchés, et rend aux parties le ton qu'elles avaient perdu.

XXXIV. OBSERVATION.

M. L...., substitut du procureur du roi, placé à côté du conducteur, fut jeté entre les pieds des chevaux, au moment où la diligence heurta brusquement contre une borne : après avoir évité la roue de devant, la cuisse gauche fut traversée diagonalement par celle de derrière, dans la direction du muscle couturier. Pour produire un effet

général et local, j'ordonnai une forte application de sangsues dont les piqûres coulèrent abondamment. Le lendemain, la cuisse, enveloppée de compresses résolutives, s'enfla davantage et devint plus douloureuse ; la marche était impossible. Dans la crainte d'un abcès ou de toute autre terminaison fâcheuse de l'inflammation, je recourus aux frictions mercurielles. En deux jours, elles opérèrent une bonne résolution, et bientôt après M. L.... put sortir de sa chambre et marcher sans souffrir ; il garda pendant quelque temps un peu de roideur dans le membre.

XXXV. OBSERVATION.

P. T...., moulinier, reçut au mollet droit un coup de pied de cheval. Enflure considérable, ecchymose très-étendue, douleur lourde et lancinante. Eau froide, sangsues nombreuses ; soulagement médiocre : guérison après trois jours de frictions mercurielles.

XXXVI. OBSERVATION.

« Je fus appelé à Jambeville, près Meulan, pour visiter M. P...., homme robuste et

sanguin, avait été frappé, par un plomb de chasse dans l'œil. Trente-six heures après l'accident, je trouvai le globe de l'œil et les paupières tellement enflammés et tuméfiés, que l'écartement de celles-ci était impossible; leur distension était telle, que je redoutais la rupture ou la gangrène, et que j'eus un instant l'idée d'en opérer le débridement, car il était urgent d'exciser le chemosis. Les saignées locales et générales ne procurant pas de dégorgement sensible, je m'avisai d'onctionner les paupières avec l'onguent napolitain; j'obstins du jour au lendemain, un affaissement tel de ces paupières si violemment enflammées, que je pus les écarter suffisamment pour faire agir les ciseaux sur la conjonctives. Loc. cit. FORGET.

CHAPITRE HUITIÈME.

Phlébite.

Les recherches d'anatomie pathologique ont prouvé que les veines étaient sujettes à l'inflammation, et que cette inflammation pouvait s'étendre au tissu cellulaire et aux vaisseaux lymphatiques voisins. Le membre devient douloureux, œdémateux, phlegmoneux et érisipélateux. En cet état, il n'est pas toujours facile de distinguer bien nettement la plhébite.

Cette maladie peut se terminer par la suppuration, par des abcès dans les veines et les tissus aponévrotiques.

Elle est causée ordinairement par l'opération de la saignée ou tout autre circonstance traumatique.

La ressemblance des symptômes de la

phlébite, avec ceux de l'érysipèle phlegmoneux, dont nous nous occuperons bientôt, m'autorise à présenter la compression et les frictions mercurielles employées simultanément, comme une méthode de traitement très-efficace à mettre en usage contre cette terrible maladie.

XXXVII. OBSERVATION.

M. R...., agé de 60 ans, porteur d'un catarrhe et d'un commencement de goutte sereine à l'œil droit, me pria de lui faire une saignée que j'approuvai. Trois jours après cette opération, il se plaignit du bras dont les mouvements étaient douloureux. Les bords de la plaie s'enflammèrent et de proche en proche l'inflammation, s'emparant de la peau et du tissu cellulaire, s'étendit jusqu'au milieu du bras et de l'avant bras. La veine piquée était tendue et dure comme une corde de même grosseur étroitement tordue, jusqu'à la partie moyenne du bras. Ces phénomènes inflammatoires me causèrent la plus vive peine, attendu que quelques jours auparavant, j'avais eu la dou-

leur de perdre M.me B.... d'une phlébite, qui avait résisté au traitement rationnel (l'onguent mercuriel, à mon grand regret, n'avait pas été employé). Six à sept frictions mercurielles de demi-gros dissipèrent lestement toutes mes craintes. Toute la peau rougie se desquamma et la plaie se cicatrisa en peu de jours.

Cette maladie est heureusement assez rare pour ne pas m'avoir fourni d'autres occasions d'essais.

CHAPITRE NEUVIÈME.

Oedème.

Une tumeur est dite œdèmateuse, lorsque la pression, avec le doigt ou autrement, laisse sur la peau un enfoncement qui dure quelques secondes.

L'œdème n'a que trois caractères de l'inflammation, savoir : la tuméfaction, la chaleur et la douleur ; la chaleur et la douleur peuvent manquer ou se joindre à la rougeur pour constituer l'érysipèle œdémateux.

L'œdème est sympatique ou local. Dans le premier cas il dépend d'un obstacle éloigné à la circulation ; alors les remèdes locaux n'ont qu'une action passagère et le mal ne disparaît que lorsque la cause a été enlevée par les moyens convenables :

dans le second cas il est dû aux coups, aux blessures, à la fatigue, à une action vitale.

L'un et l'autre consistent dans la stagnation de fluides incolores, soit dans le tissu cellulaire, soit dans les vaisseaux lymphatiques, soit peut-être dans le système capillaire sanguin.

L'orsque l'œdème est un symptôme de la suppuration, il passe avec l'ouverture de l'abcès.

On remédie à l'œdème local par les applications résolutives, les incisions ou mouchetures, les vesicatoires : ces deux derniers moyens ne doivent être employés que lorsque les autres ont échoué.

Le traitement abortif réussit parfaitement contre cette maladie ; mais il est nécessaire de faire deux distinctions importantes :

Si elle est accompagnée de douleur et de chaleur, on se borne à faire des frictions mercurielles : si la tuméfaction est indolente, il faut leur associer la compression.

XXXVIII. OBSERVATION.

La femme d'un porte-faix, que j'accouchai avec le forceps, se plaignit de la jambe droite ; elle senfla depuis la hanche jusqu'au bout du pied ; elle était chaude et douloureuse ; les doigts laissaient des empreintes qui s'effaçaient avec lenteur. Douze frictions, d'un gros chaque, faites dans l'espace de trois jours, détruisirent cet empâtement. Le même remède guérit l'autre jambe où le mal parut quelques jours après.

XXXIX. OBSERVATION.

L'enfant de G... fut promptement atteint d'un gonflement étendu des deux paupières de l'œil gauche : quelques légères onctions enlevèrent ce mal comme par enchantement.

Autrefois, dans l'idée ou la crainte d'une affection charbonneuse imminente, j'avais l'habitude d'inciser la paupière. Aujourd'hui le mercure fait avec succès tous les frais du traitement.

XL. OBSERVATION.

Une femme de Lascour avait la jambe gauche enflée depuis quelque jours ; elle était douloureuse sans être rouge. La peau, quoique bien endurcie, conservait un moment les empreintes du doigt. Il n'y avait de repos qu'à la fin de la nuit et dans la matinée. Je conseillai les frictions mercurielles. En me revoyant, trois mois après, elle m'apprit que la guérison avait été d'une grande promptitude.

XLI. OBSERVATION.

Un domestique du collège d'Uzés, âgé de 15 ans, entra à l'hôpital pour un pied dont la surface dorsale était si enflée que les doigts se dessinaient à peine. Cette enflure datait de trois jours ; elle était arrivée sans cause connue et sans changement de couleur à la peau. Cataplasme toute la nuit : à ma visite du matin, le gonflement était plus considérable ; jordonnai trois frictions mercurielles d'un gros chaque : le soir, après la dernière, le volume du pied était

moindre : le matin, la peau était flétrie et le pied avait repris sa dimension ordinaire.

XLII. OBSERVATION. (Volpelière, d.m.)

« Une femme avait appliqué un vésicatoire à la jambe gauche, toute cette partie s'enflait d'une manière œdémateuse, et la marche devenait très-difficile : un examen exact m'assura que les bandes causaient et entrétenaient l'empâtement ; au lieu de faire cesser la compression j'ordonnai de penser comme de coutume et même de serrer un peu plus : je prescrivis les frictions mercurielles, et malgré cette circonstance elles agirent d'une manière bien remarquable. »

Ce fait me paraît d'une très-grande importance pratique : il fait comprendre tout le parti qu'on peut retirer du traitement abortif, quand on l'appliquera à la cure des œdèmes dépendants des appareils compressifs, dont on se sert pour maintenir les membres fracturés.

CHAPITRE DIXIÈME.

Phlegmon simple, Diffus, Erysipélateux & Gangréneux.

Le phlegmon est l'inflammation du tissu cellulaire.

Lorsqu'il s'étend au loin, qu'il occupe une grande surface, on l'appelle phlegmon diffus ; circonscrit et dur, c'est le phlegmon inflammatoire ; s'il rougit la peau, il constitue l'érysipèle phlegmoneux, et s'il se termine spontanément et promptement par la gangrène, il porte alors le nom de phlegmon gangréneux, d'érysipèle large etc.

Les causes qui donnent naissance au phlegmon, sont : les grandes contusions, les corps étrangers introduits dans le tissu cellulaire, les fortes commotions morales et une disposition particulière du corps.

Le phlegmon se termine ordinairement par la suppuration ou par la gangrène, rarement par résolution et encore moins par délitescence.

C'est presque toujours un mal très-grave. Il compromet souvent le membre qu'il affecte et la vie du sujet ; il est précédé, accompagné et suivi de la fièvre.

Il peut envahir la totalité d'un membre, et y provoquer une désorganisation épouvantable.

Le traitement de cette phlegmasie, compliquée d'inflammation à la peau, n'est pas le même que celui de l'érysipèle. Les évacuans réussissent contre cette maladie mobile et superficielle, et ne peuvent rien contre le phlegmon, qui est profond et fixe ; ils augmentent au contraire l'eréthisme et la fièvre.

La saignée doit être faite avec beaucoup de précaution, à cause de l'affaiblissement qu'elle procure ; elle convient seulement aux sujets sanguins et vigoureux. Les sangsues sont insuffisantes, et leurs piqûres peuvent rendre le mal plus violent.

On a conseillé et employé avec avantage

le vésicatoire, quand l'érysipèle compliquait le phlegmon.

L'onguent mercuriel est en ce moment le seul remède que nous possédions contre les phlegmons simples ou autres. Son action est des plus puissantes et des plus soutenues.

« Je pense, dit un praticien estimable, que l'on ne saurait trop répandre une méthode si simple, si peu douloureuse contre une maladie dont la mort est trop souvent le résultat, et que sans rien enlever du mérite des autres traitemens, celui-ci doit cependant être préféré, par le peu de douleur qu'il procure, la facilité de son application et surtout la rapidité inconcevable de la guérison. » (Bull. ther. Loc. cit.)

Le phlegmon, sous quelque forme qu'il se présente, devra être traité par l'onguent mercuriel, dont il sera fait trois ou quatre frictions d'un ou de plusieurs gros chaque, par jour, sur la partie rougie ou tuméfiée. Deux jours suffisent pour enrayer le mal, et si, comme nous l'avons déjà dit, après 24 ou 48 heures, il n'y a pas d'amélioration notable, on aura la certitude que la suppuration est formée ou que le malade est

dans un grand danger. Alors on suspend les frictions ; on pratique les incisions convenables. Si plus tard il reste une inflammation cutanée et cellulaire, un empâtement irritatif, si les bords de la plaie sont gonflés et douloureux, on reprend l'usage de l'onguent pour enlever cet état de phlogose.

Quand, au lieu de la suppuration, arrive la gangrène, on applique sur les escarres du chlorure de chaux en solution, et sur la peau enflammée de l'onguent mercuriel ; ce dernier ramène la peau à son état physiologique et s'oppose aux progrès futurs de la gangrène.

XLIII. OBSERVATION.

C.... d'Audabiac me confia le traitement d'une tumeur aiguë, plus large que la main et située au jarret. La peau était tendue et douloureuse, la pression ne déterminait aucune empreinte, la jambe était fléchie sur la cuisse, la marche était impossible ; il y avait fièvre, chaleur et insomnie (quarante sangsues). Cataplasmes, émolliens, soulagement nul. Voyant que ce traitement

n'empêchait pas le mal d'augmenter, je fis faire, le troisième jour, quatre frictions d'un gros chaque, sur la tumeur elle-même; à la chute du jour, la douleur avait diminué. La guérison arriva sans abcès après la douzième friction.

XLIV. OBSERVATION.

M...., d'Uzès, à la suite d'un refroidissement, vit la partie moyenne et interne de la cuisse gauche prendre un volume considérable et devenir douloureuse, sans rougeur apparente. Il y avait une tumeur inflammatoire cellulaire que les deux mains pouvaient à peine embrasser, et qui présentait la mobilité de certaines loupes à base fort large. Une journée de frictions suffit pour l'effacer entièrement et sans accident.

XLV. OBSERVATION.

Un homme de 50 ans, scieur de bois, me consulta pour son bras gauche, malade depuis trois jours seulement. Il était enflé d'une manière égale depuis l'épaule jusqu'aux doigts, et avait acquis un volume double de

celui du côté opposé. La peau n'était pas rouge, mais elle était dure et tendue. Les doigts, qui la pressaient, n'y laissaient aucune empreinte ; elle était très-chaude ; il y avait céphalalgie, colique et fièvre. Ce fut en cet état que je fis entrer ce malade à l'hospice d'Uzès, au commencement de novembre 1827. Je fis placer un fragment de potasse caustique là où la tension était extrême, et frictionner, *illicò*, tout le membre avec trois gros d'onguent mercuriel ; il fut simplement recouvert d'un linge fin, légèrement chauffé. Le second jour, il fut fait trois frictions, et le soir, le volume du tissu cellulaire avait bien diminué, ainsi que la chaleur ; le troisième jour, trois frictions d'un gros furent faites. Le quatrième, la peau est flétrie, et la douleur ne se fait plus sentir. Le cinquième jour, il n'y a qu'un faible empâtement, qui disparaît sans autre application que le linge noirci par le remède. Le dixième jour, l'inflammation cellulaire se renouvelle avec violence ; mais elle est heureusement combattue par trois frictions de deux gros, pratiquées dans la journée.

L'application de la potasse caustique fut

faite dans la crainte que la tumeur ne fût charbonneuse. L'escarre fut si petite qu'elle ne pouvait expliquer cette guérison.

XLVI. OBSERVATION.

C...., menuisier, grand, maigre, frictionna avec l'onguent mercuriel un vaste érysipèle phlegmoneux, qui occupait toute la jambe, depuis le genou jusqu'aux extrêmités des doigts du pied. Il avait passé deux nuits et deux jours dans de grandes souffrances; la nuit, qui suivit l'emploi du spécifique, fut parfaite ; le sommeil répara une partie de ses fatigues et le matin la rougeur s'était considérablement amortie ; elle s'éteignit tout-à-fait en trois ou quatre jours de frictions; il se forma seulement deux petits abcès qu'on aurait sûrement évités si les frictions avaient été employées de meilleure heure.

XLVII. OBSERVATION : (M. Lefort.)

« Anette, âgée de 22 ans, chlorotique, ayant en vain épuisé tous les emmenagogues et les moyens employés en pareil cas, se trouvait dans un état de marasme extrême. Soumise depuis une vingtaine de jours aux

préparations ferrugineuses et particulièrement au sous-carbonate de fer, les maux de tête et d'estomac commençaient à disparaître à mesure que l'embonpoint renaissait.

« Le deux avril dernier, ayant exposé ses mains à l'action du soleil, elle ressentit, vers le soir, une forte démangeaison dans cette partie, avec une tumeur des doigts, mais sans changement de couleur à la peau. La douleur fut bientôt des plus fortes. Les cataplasmes émolliens furent appliqués sur les deux mains. La nuit fut affreuse. Il y eut de la cephalalgie, des coliques et une fièvre intense.

» Le trois avril au matin, le malade ne peut plus supporter les cataplasmes. La tumeur avait envahi les deux avant bras. La peau était pâle et un peu jaune, la tumeur pâteuse, quoique un peu dure, les douleurs atroces ; la fièvre persistait avec force et tout annoncait un érysipèle phlegmoneux. Il fallait agir promptement ; j'avais vu plusieurs fois le célèbre Delpech obtenir les plus brillans succès par les vésicatoires sur la partie douloureuse. L'étendue du mal, la difficulté de bien recouvrir tous les doigts tuméfiés

outre mesure, tout cela m'avait fait rejeter ce moyen, lorsque je me rappelai les observations de M. Serre, d'Alais, insérées dans la première livraison du tom. 3. du bulletin de Thérapeutique. Je ne tardai pas un instant à employer le traitement qu'il indique. Une friction d'un gros d'onguent mercuriel double fut faite sur toute l'étendue des tumeurs. Il était trois heures ; à sept heures une seconde friction fut pratiquée. Les tumeurs avaient déjà cessé de s'accroître, mais les douleurs et la fièvre persistaient toujours. Lavement, limonade, diéte absolue; à minuit, troisième friction : la nuit est très-agitée ; au jour, la fièvre a cessé ; les douleurs sont supportables, les tumeurs s'affaissent.

Le 4 avril à sept heures, quatrième friction ; le calme se prononce davantage ; à 3 heures après midi, cinquième friction. La peau d'une des mains commence à se plisser. A 9 heures, sixième friction : les deux tumeurs sont considérablement diminuées. La nuit est fort calme. Le 5 avril, les membres avaient repris leur volume naturel ; la fièvre était tombée, il n'y avait plus ni empâtement, ni douleur ; cependant

l'on pratiqua encore deux frictions, l'une à 7 heures du matin, l'autre à 3 heures de l'après midi. L'on s'arrêta là ; le mal était arrêté. La guérison a été terminée par un purgatif, avec une once et demie de sulfate de soude, qui fut pris le 6.

C'est donc une demi once d'onguent mercuriel, absorbé en quarante huit heures, qui a suffi pour amortir cette dangereuse inflammation et cela sans qu'il se soit manifesté le moindre ptyalisme. La malade a repris son premier traitement quelques jours après et aucun phénomène ne s'est présenté depuis cette époque. » (Bull. th.)

XLVIII. OBSERVATION, (M. Blouquier.)

« Je fus appelé, le 2 mai dernier, auprès du nommé Sose Legrand, âgé d'environ cinquante ans, d'un tempérament bilieux, que je trouvai dans un état assez alarmant par suite d'un érysipèle, qui s'était développé à la face. Ce malade était méconnaissable tant la figure était monstrueuse. Dans l'espace de trois heures le gonflement avait envahi la partie latérale droite du cou, depuis la glande thyroïde jusqu'au temporal, et à

l'arcade sourcilière. La tumeur était extrêmement dure, de couleur rouge, tirant sur le violet, les souffrances aiguës, lancinantes et continues, la respiration très-difficile, la déglutition presque impossible : la tisane ne pouvait être avalée que goutte à goutte. Il y avait de plus, incohérence dans les idées, et trismus dans la mâchoire ; le pouls dur et petit donnait cent quarante pulsations par minute.

A la vue de ces symptômes effrayans, je reconnus un érysipèle large du cou et je me hâtai d'agir pour arrêter le développement de la maladie. Trente sangsues furent appliquées sur la tumeur, mais leur effet fut loin d'être avantageux, car bientôt le gonflement augmenta considérablement de volume, et s'étendit sur la partie gauche du cou et de la face ; la difficulté d'avaler devint plus intense, la respiration saccadée et sibilante et le danger imminent.

Tel était l'état du malade lorsque j'eus recours aux onctions mercurielles. Je prescrivis des frictions toutes les deux heures avec deux gros d'onguent napolitain. A la troisième friction quelques rides survinrent autour de

la tumeur, la respiration devint plus libre, la déglutition un peu plus aisée, le pouls ne donnait plus que 117 pulsations par minute. Les frictions furent continuées à la même dose ; à la dixième, l'amélioration était des plus sensibles, tous les symptômes s'étaient amandés, et la tumeur était reduite à la grosseur d'un œuf de pigeon. Cinq onces d'onguent napolitain avaient été employées dans l'espace de vingt heures. Le 6 mai, il y eut légère suppuration, provenant d'une piqûre de sangsues ; la tumeur qui était alors presque imperceptible finit par disparaître entièrement, et la guérison fut complète.

Il n'y a pas de doute que le malade doit son prompt retablissement au mode de traitement que j'ai suivi. Les frictions si rapprochées, avec une dose si élevée de pommade mercurielle, n'ont point entrainé d'accidens; cela prouverait, ce me semble, qu'il faut souvent user de ce moyen thérapeutique avec une certaine hardiesse. La non réussite dans certains cas ne depend-elle pas de la timidité du praticien ? (Bull. th. t. 6. p. 382.)

XLIX. OBSERVATION.

Mme. L.... d'Uzès, âgée de quarante-cinq ans, grasse, colorée, sujette aux érysipèles de la face, m'appela pour un mal à la jambe, qui l'inquiétait beaucoup ; elle avait au jarret une forte tumeur du rouge le plus vif, très-douloureuse, très-chaude et surmontée d'une petite phlictène. Toute la jambe, sans être rouge, était dans un commencement d'enflure très-apparente; elle m'assura que son mal n'existait que depuis deux jours, et qu'elle avait passé deux nuits dans les plus cruelles souffrances. Elle avait la figure très-animée, le pouls vif, et le moral très-abattu, parce qu'elle craignait avoir un charbon. Cette crainte lui paraissait d'autant plus fondée qu'elle n'ignorait pas qu'un homme était mort la veille de cette maladie, et qu'un de ses voisins avait dans ce moment un horrible érysipèle gangréneux à la face. Je la rassurai de mon mieux, en lui promettant une prompte guérison, si elle voulait faire usage de l'onguent mercuriel, dont j'avais constaté les effets dans ce genre d'affection. Le mal était très-rapide dans sa marche,

je fis sur le champ et sur la partie enflammée, une friction avec deux gros, vers neuf heures du soir. Demi-heure après, elle ressentit du soulagement, qu'elle et les assistans attribuèrent nécessairement à la confiance qu'elle avait dans son médecin et dans le remède, plutôt qu'au remède lui-même. Ce soulagement ne fut pas illusoire, la nuit se passa sans douleur; le gonflement s'était réduit: à ma visite du matin, la peau avait repris sa couleur naturelle, avec les rides et fronçures, effets d'une tention détruite ou bien diminuée.

La phlictène s'était rompue et avait mis à découvert une petite étendue du derme, qui était sec et sans suintement. Deux autres frictions ramenèrent la région du jarret à son état naturel. Cette prompte guérison ne provoqua rien de métastatique.

L. OBSERVATION.

M^me^. L.... éprouva tout-à-coup une vive démangeaison à la partie moyenne et interne de la cuisse gauche, où elle crut être piquée, sans savoir par quel insecte, puisqu'elle n'aperçut ni ne vit rien. Trois jours après,

toute la partie interne de ce membre était enflée et rouge. La main embrassait un grand volume de tissu cellulaire engorgé et douloureux. Une pustule de la grosseur d'un pois surmontait ce vaste phlegmon érysipélateux. Il y avait de la fièvre et de fréquentes envies de vomir. Friction avec deux gros d'onguent mercuriel, la nuit fut bien calme. Les mouvemens de la cuisse et de la jambe, dans le lit, s'exécutaient sans douleur. A son lever, M.e L.... fut agréablement surprise de la disparition de la rougeur et de la grande diminution du gonflement, qui fut anéanti par deux ou trois autres frictions mercurielles.

LI. OBSERVATION (M. Bodin.)

« Un bucheron âgé de cinquante ans, se donna, vers la fin du mois de juin dernier, un coup de serpe à la partie antérieure et moyenne de la jambe droite. Bientôt après, ce membre tout entier se recouvrit d'une vive rougeur et acquit en même temps un volume très-considérable. Le malade, plongé dans la plus profonde misère, et manquant de tout, abandonna sa maladie aux seules

forces de la nature, jusqu'au moment, où, épuisé par les souffrances, et tourmenté par les progrès du mal, il se décida à m'appeler le 22 juillet.

La partie antérieure de la jambe offrait alors, dans toute son étendue, une escarre gangréneuse épaisse ; ça et là sur les parties latérales et sur le dos du pied, l'épiderme se soulevait par plaques de la largeur d'une pièce de cinq francs, présentait une couleur foncée et renfermait une sérosité brunâtre abondante ; la partie postérieure du membre était à vif et suppurait. L'odeur qu'exalait cette jambe était insupportable.

Depuis le genou jusqu'au dessus du grand trochanter existait une inflammation aiguë de toute la circonférence de la cuisse, accompagnée d'un gonflement considérable et de douleurs atroces. Cette inflammation montait à vue d'œil, et c'était la frayeur qu'elle avait occasionnée au malade, qui l'avait déterminé à m'appeler au près de lui. Je ne vis rien de plus urgent dans cette occurence que d'arrêter promptement l'ascension de cette redoutable inflammation, et d'en obtenir la résolution, s'il était

possible. Je fis, en conséquence, pratiquer immédiatement des frictions avec l'onguent mercuriel, sur toute l'étendue de la cuisse, et j'eus la satisfaction d'obtenir un succès complet. Deux jours, en effet, suffirent pour amener cette résolution. Au bout de ce temps plus de douleur, aucune trace de rougeur; et, de tendue qu'était la cuisse elle était devenue flasque et ridée. Trois gros d'onguent mercuriel avaient suffi pour obtenir cet heureux résultat. Je regrette que ce malheureux n'ait pas demandé plutôt du secours; on serait peut-être parvenu, par le même moyen, à prévenir le désordre qui s'est emparé de sa jambe et qui nécessitera probablement son amputation.

Dans le même temps une femme de soixante et quelques années fut prise, sans cause connue, d'une vive rougeur avec tension considérable et douleur violente de toute l'étendue de la jambe droite ; à partir du genou cette inflammation montait jusqu'au dessus du grand trochanter, et n'occupait que la partie externe de la cuisse. »

Les sangsues et les topiques émolliens furent d'abord mis en usage avec energie ;

mais, n'obtenant aucune amélioration de ce mode de traitement, on passa aux frictions mercurielles ; elles furent pratiquées pendant quatre jours, et dépensèrent cinq gros d'onguent, qui suffirent pour amener une guérison parfaite. » (Rul. th. t. 5. p. 128.)

CHAPITRE ONZIÈME.

Pustule maligne, Charbon.

La pustule maligne est un érysipèle gangréneux, et l'anthrax ou charbon est un phlegmon gangréneux; dans le premier cas, c'est la peau qui est le siège spécial de la maladie, et dans le second, c'est le tissu cellulaire.

La cause de la pustule maligne est extérieure immédiate et locale, et celle du charbon intérieure, médiate et générale.

Leur cours est de deux à dix jours.

Ces deux maladies ne se terminent pas par la suppuration. Elles sont essentiellement gangréneuses, et compromettent les jours des malades. Elles sont accompagnées d'assoupissement, de délire, de fièvre très-forte, de coliques, de prostration des forces, etc.

Dans nos pays, le charbon et la pustule

maligne sont presque exclusivement traités par les empiriques : chaque arrondissement a *ses guérisseurs* de *mauvais mal* ; ils appliquent un caustique, en même temps qu'ils administrent intérieurement des substances propres à exciter la transpiration : les escarres sont pansées avec une pommade adoucissante dont la composition est très-variable.

Le médecin est rarement appelé à soigner les sujets atteints de maladies charbonneuses.

L'analogie et quelques faits me portent à croire que les moyens chirurgicaux, réputés utiles dans l'anthrax, seront parfaitement secondés par les frictions mercurielles, que l'on fera marcher de front, et dont on se servira pour savoir, à l'avance, si le mal sera docile ou rebelle.

LII. OBSERVATION. (de M. P.)

D.... fils, cultivateur, est un jeune homme de dix-huit ans, fort bien charpenté ; il a fait des excès à la fête de son village. De nuit il va pêcher au flambeau dans les eaux du Gardon ; c'était le 20 juillet 1830. Revenu chez lui, il éprouve une douleur, circonscrite et lancinante sur l'épaule

gauche. Le lendemain, c'est un bouton, à peine rouge, qui le fatigue pour travailler. Il a tellement fait de progrès le 22, il est tellement incommode, qu'on y regarde de plus près ; il n'y a plus doute, c'est le charbon ou pustule maligne. *L'infaillible* emplâtre de l'empirique est appliqué en temps opportun, et le développement du bouton n'en est point arrêté. Les choses en sont au point le 26, jour où je suis appelé, que la main, l'avant bras, le bras, l'épaule, le dos, la poitrine jusqu'à la ligne médiane et la tête en totalité ont doublé de volume.

Ces parties sont énormément distendues, le doigt laisse une empreinte à la peau, qui est empâtée et blafarde. La chaleur est à son comble. Le pouls est inégal, un peu fort et lent. La stupeur est empreinte sur la figure ; les yeux sont hagards, la pupille dilatée, la parole inarticulée ; les idées incohérentes et sans suite ; le délire devient complet.

Le malade semblait voué à une mort certaine ; mon embarras était grand ; il me semblait qu'il fallait impérieusement dégorger le cerveau pour gagner du temps, mais ce

temps pouvait nous manquer. La saignée, dit-on, est mortelle ; les sangsues agissent lentement et le cas est pressant. Neuf sangsues que nous avions sous la main sont aussitôt appliquées au col, du côté opposé à l'engorgement.

L'épaule gauche offre un point de gangrène de la grandeur d'un écu de trois francs ; divers points semi-gangréneux se montrent ça et là sur cette extrêmité. L'emplâtre empirique est abandonné et son insuccès constaté. Une forte décoction de kina, dont on a fait usage, est maintenue. L'esprit de mindererus, que je fais prendre à l'intérieur, ne peut être supporté en aucune manière, et ce n'est que l'après dîner que les onctions mercurielles sont pratiquées sur cet immense engorgement, une fois chaque quart d'heure.

Le vingt-sept, les sangsues ont peu coulé ; le mal n'a pas fait de progrès sensible. On remarque sur toute l'étendue de la peau une couleur rouge cerise, également répartie sur toute la surface tuméfiée.

Le vingt-huit, l'enflure a notablement diminué, la rougeur, observée la veille, est moins intense surtout à l'avant bras, qui

est presque réduit à son volume ordinaire. Les idées sont lentes, mais elles offrent déjà de la précision, la parole est bien articulée, quoique traînante : le pouls est toujours le même. Le malade exprime de la douleur et parfois demande à manger : on donne quelques cuillerées de bouillon. Les lotions avec le quinquina, et la pommade mercurielle sont seules continuées, avec la même activité.

Le vingt-neuf, j'entends et je comprends très-bien le malade : il s'énonce distinctement. L'enflure et la rougeur de la peau ont tout-à-fait disparu, le pouls est naturel. Le sommeil a été profond, l'appétit se fait vivement sentir et les frictions mercurielles sont abandonnées, *après moins de trois jours de leur emploi.* Le point gangréneux est dans le même état, et pansé avec le chlorure de chaux. Enfin le malade entre en pleine convalescence, et aujourd'hui la santé de Daussan ne s'est pas démentie. Il s'était fait, sous l'omoplate, une dénudation qui guérit après deux mois de soins.

LIII. OBSERVATION. (*idem.*)

« Dans le courant du mois de mars dernier, B.... voiturier, en revenant de Nismes, le vent contre la figure, se sent subitement frappé de froid ; il existe une vive douleur au dessus de l'œil droit. Le lendemain, nouveau voyage. Au-dessous de la paupière inférieure est un engorgement de l'étendue d'une pièce de quarante sous, dur, rugueux, rouge et sensible au toucher : le pouls n'est pas troublé. »

Je prescris les onctions mercurielles pour être employées sur le champ et tous les quarts d'heure. Le lendemain, j'apprends qu'on en a fait sur la région *du foie*, par un mal entendu ; l'engorgement augmente considérablement ; toute la joue est prise. Je surveille l'emploi du remède, qui n'empêche pas l'œil de se fermer entièrement. Les paupières sont boursouflées, de même que la mâchoire inférieure. A 10 heures du soir, le col, l'oreille, le front sont tuméfiés. Des sangsues avaient été inutilement appliquées dans la journée.

» Effrayé de la rapidité de cette maladie,

je fais appeler un collégue en consultation. Le soir même, il fut convenu que les onctions mercurielles n'étaient d'aucun effet ; un morceau de potasse caustique est immédiatement placé dans une plaie faite avec le bistouri : dans la nuit, l'autre côté de la figure est enflé, les douleurs sont atroces, la respiration est gênée, bruyante, le pouls faible: l'escarre s'élargit de plus en plus. Le sixième jour, la poitrine est prise, et le septième, le malade meurt. »

Cette terminaison fatale ne prouve rien contre les frictions mercurielles ; car, il est bien évident qu'elles ont été mal faites par un fâcheux mal entendu, et qu'elles ont été trop tôt suspendues.

Les résultats consignés dans les 42, 45, 49, 50 etc. observations, sont assez remarquables pour encourager les praticiens à appliquer avec confiance le traitement abortif, concurremment avec les autres remèdes connus, à la cure de la pustule maligne et de l'anthrax.

Si je ne craignais de grossir encore cette seconde partie, toute d'observations, je pourrais y ajouter celles que m'ont fournies plu-

sieurs autres affections inflammatoires auxquelles j'ai appliqué, avec succès, les frictions mercurielles : mais leur emploi si diversement répété et presque toujours heureux, m'a conduit à regarder ce nouveau mode de traitement, comme la véritable thérapeutique de toutes les inflammations chirurgicales. C'est donc par expérience et par analogie que je les conseille : 1°. Dans toutes celles qui viendront à la suite des brûlures, des morsures et plaies simples ou envenimées, des luxations, des fractures, des commotions d'organes, de l'opération de la phlébotomie, de la taille, de la cataracte, de l'amputation, etc. 2.° Dans les oreillons, l'ophtalmie, l'orchite, l'œdéme de la conjonctive, de la glotte, du scrotum, des grandes lèvres, dans la goutte ; 3.° Dans les hémorroïdes, les ulcères, les tumeurs lacrymales, mastoïdiennes, compliqués ou entretenus par un état phlegmasique.

N. B. La salivation est le seul effet pathogénétique à reprocher au mercure administré abortivement : je ne l'ai observé qu'une fois ; c'était en traitant une sciatique selon la méthode d'un médecin allemand,

qui la regardait comme une condition expresse de guérison. M. Casimir Broussais rapporte deux cas d'érysipèle à la face, traités par les frictions mercurielles, dans lesquels le ptyalisme est survenu. Il est possible que le voisinage des glandes salivaires les rende plus impressionnables, et les dispose à recevoir plutôt l'influence métallique. Le praticien aura égard à cette circonstance dans les érysipèles simples ; mais, lorsqu'il s'agira d'une inflammation grave, suppurative, gangréneuse, charbonneuse, il passera sur cette considération, et fera pénétrer, en 24 ou 48 heures, une quantité d'onguent mercuriel, proportionnée à l'importance de la phlegmasie ; car il en a été employé des doses énormes sans le moindre inconvénient.

CHAPITRE DOUZIÈME.

Influence du traitement abortif sur le pronostic.

L'ONGUENT mercuriel ne réussit pas toujours ; comme nos meilleurs remèdes, il n'est pas infaillible là même, où il paraît le mieux indiqué.

Je ne dois pas passer sous silence les cas, où le traitement abortif n'a pas été heureux, afin que le premier revers n'aille pas jeter dans le découragement les médecins qui n'ont pas la patience de bien expérimenter avant de juger, et que, de l'autre, ce même revers puisse, au contraire, leur devenir profitable pour pronostiquer la terminaison de l'inflammation chirurgicale.

LIV. OBSERVATION.

M. G.... portait au genou une tumeur phlegmono-érysipélateuse, surmontée d'une petite pustule. Il souffrait beaucoup lorsqu'il me consulta ; frictions mercurielles, sur toute l'étendue malade, toutes les quatre heures. La douleur augmente toute la nuit ; elle devient lancinante ; la peau est toujours rouge et tendue. Convaincu alors que la suppuration devient inévitable, je suspends le mercure, et j'applique des cataplasmes, jusqu'à ce que le pus, sortant par la pustule crevée, rende le repos au malade.

LV. OBSERVATION.

M. F...., avocat, après un refroidissement et un mal aux dents très-fort, sentit que sa joue et son oreille prenaient un volume effrayant. La peau n'était rouge qu'à la partie supérieure de la poitrine : délire, grande difficulté d'avaler ; l'onguent seul amenait un peu de souplesse dans les environs du mal ; et, comme il n'empêchait pas les dou-

leurs d'augmenter, je disposai mon traitement pour hâter l'issue du pus. Un morceau de potasse caustique fut posé sur le centre inflammatoire ; bientôt après, l'escarre fut traversée par le bistouri ; l'ouverture donna issue à une quantité épouvantable de pus et de tissu cellulaire gangréné, d'une odeur difficile à supporter.

LVI. OBSERVATION.

B...., âgé de 45 ans, était malade depuis quelques jours, d'un érysipèle phlegmoneux à la jambe gauche. M... lui avait donné les soins les plus empressés et les mieux entendus ; il voulait amener la résolution par le traitement rationnel, les sangsues, les cataplasmes. Les douleurs devenant chaque jour plus intenses, on recourut à l'emploi des frictions mercurielles. Les souffrances augmentèrent jusqu'à minuit, où elles diminuèrent pour reprendre toute leur violence l'après dîner. L'onguent mercuriel n'ayant rien amélioré, j'acquis la certitude que la suppuration était formée, quoiqu'il n'y eût d'autre indice matériel que l'œdème. L'in-

cision fut faite et B.... fut soulagé et guéri.

LVII. OBSERVATION.

Un homme de Servas fit usage de la pommade mercurielle pour un érysipèle phlegmoneux occupant l'avant bras. Malgré ce remède il continua à souffrir. Je le remplaçai par de simples cataplasmes de pain, dans l'attente d'une suppuration inévitable. Toute la peau fut en effet décollée par elle.

LVIII. OBSERVATION.

Un boucher avait toute la face et la tête défigurées par une tumeur charbonneuse, existant depuis six jours : il avait été soigné par M...., délire, assoupissement profond, pouls 150 à 180, application de la potasse caustique, frictions mercurielles. Le lendemain, même état. Le soir, la position de ce malade est sensiblement aggravée : l'insuccès du traitement abortif me fait perdre tout espoir de guérir ce malheureux ; il succombe le dixième jour.

J'observe que les frictions ont été emplo-

yées à une époque où il n'était pas trop permis de compter sur leurs effets.

L'effet curatif du mercure arrive en vingt-quatre ou quarante-huit heures, après lesquelles il faut le suspendre, s'il n'y a pas une amélioration sensible, ou s'en servir simplement pour pallier l'inflammation lointaine, et faire usage de tous les moyens médicaux et chirurgicaux pour prévenir les effets désastreux de la suppuration, de la gangrène et la mort elle même. Je le répète, c'est de cette manière, et par son impuissance même que le traitement abortif devient une pierre de touche, une véritable boussole, qui nous indique la voie à suivre dans les circonstances où nous sommes le plus embarrassés, et nous met en position de porter un pronostic certain.

L'expérience m'a appris à faire autant de cas de cette donnée que de ses effets thérapeutiques.

CHAPITRE TREIZIÈME.

Application du traitement abortif à l'art vétérinaire.

L'ANATOMIE et la physiologie comparées ont établi des points de contact nombreux entre les hommes qui se livent à l'exercice de la médecine humaine, et ceux qui pratiquent l'art vétérinaire. Les Giroux, les Dupuis, les Vatel, les Girard figurent avec honneur à côté des anatomo-physiologistes les plus distingués de notre époque. Cette union, profitable aux deux sciences, a été consacrée par l'admission des médecins vétérinaires, au nombre des membres de l'académie royale de médecine. Pouvait-il en être autrement, lorsque les uns et les autres partaient du même point et avaient pour base commune de leurs études, l'ana-

tomie, la physiologie, la pathologie et la thérapeutique générales.

Les animaux des classes élevées dans l'échelle, et en particulier les pachidermes et les ruminans sont sujets, comme l'homme, à l'inflammation des tissus, concourant à la formation de leurs organes ; la peau, le tissu cellulaire, les vaisseaux sanguins, lymphatiques, sont ceux sur lesquels elle se jette de préférence. La fatigue, le séjour dans des écuries malsaines, la malpropreté, la mauvaise nourriture, les violences extérieures, dont on abuse pour hâter leur marche, la pression inégale exercée par des harnois mal soignés et par les lourds fardeaux sous le poids desquels on les accable, sont autant de causes donnant lieu à l'érysipèle phlegmoneux, à l'œdéme, à la pustule maligne, au charbon, au panaris, etc.

Les cataplasmes, les sangsues et autres remèdes usités dans la médecine humaine ne peuvent être employés chez les animaux ; mais le peu de sensibilité dont ils sont doués a porté les vétérinaires à y suppléer par les résolutifs puissans, par le fer et le feu avec lesquels ils obtiennent de bien grands résultats.

Le traitement abortif, appliqué à la cure des inflammations chirurgicales des pachidermes, des ruminans, leur évitera, j'en suis certain, les souffrances qu'entraînent toujours les moyens extrêmes. Les chevaux de luxe, qu'une cicatrice légère peut déparer, conserveront souvent tout leur prix, et ceux que les grandes plaies mettent à séjour pourront, aussitôt après la résolution, se remettre à l'œuvre.

Ainsi donc, lorsqu'un animal se présentera avec une tuméfaction, un engorgement inflammatoire quelconque, spontané ou traumatique, circonscrit ou étendu, qui se sera promptement développé, n'importe sur quelle partie du corps, le vétérinaire recourra de suite aux frictions mercurielles pour en déterminer la résolution, sans négliger les saignées générales, la diète et autres moyens généraux, pour diminuer la fièvre ou l'empêcher de venir. La dose du remède sera proportionnée à la taille de l'animal, et à l'étendue de la phlegmasie.

Je dois aux bons soins de M. Crouzet, médecin vétérinaire à Alais, les observations suivantes.

LVIII. OBSERVATION.

Le nommé Blondin, voiturier, me conduisit sa jument, me disant qu'elle était triste, qu'elle mangeait moins que de coutume. Elle avait travaillé quinze jours, sans se reposer une seule nuit.

Les flancs s'agitaient avec précipitation, le pouls était petit et vîte, la bouche chaude et pâteuse, les yeux à demi fermés, la marche très-pénible, surtout par le membre gauche antérieur. Je trouvai à la partie inférieure et antérieure de l'épaule de ce côté, à six centimètres au-dessus de l'articulation scapulo-humérale, un engorgement gros comme un œuf de dinde; je crus de-suite qu'il était causé par la pression du collier jusqu'au moment où le propriétaire m'assura qu'il n'existait pas avant de la conduire chez moi.

Cet engorgement était dur, sa base large, les poils du centre étaient hérissés, la chaleur excessive : il augmentait à vue d'œil et finit par acquérir un volume énorme.

Je fis sur toute la partie engorgée, et sur ses environs, de fortes frictions mercu-

rielles, moyen que M. le docteur Serre m'avait engagé à employer dans ce genre d'affection.

La première friction fut faite à 7 heures et demie, la seconde à 8 heures 1/4, la troisième à 9 heures, la quatrième à 10 heures, la cinquième à 11 heures, la sixième à midi, la septième à 1 heure, et la huitième à 2 heures : l'engorgement augmenta jusques à 3 heures, et demi heure après l'animal parut moins triste ; il but la moitié d'un plein baquet d'eau blanche. Je plaçai deux sétons, et je continuai les frictions ; à dix heures il était moins abattu et cherchait à manger ; les mouvemens étaient plus faciles, l'engorgement moins dur et plus aplati, le pouls plus régulier et plus développé. L'engorgement avait diminué d'un quart au moins le lendemain ; le soir, le mieux continue : frictions mercurielles ; le 4, cessation de l'onguent ; un quart de ration de foin ; un peu de son ; le 5, l'animal était gai ; le 7, tous les signes de maladie avaient disparu ; et le 10, il fut remis à son travail ordinaire.

LIX. OBSERVATION.

Le nommé Louis Nouvezan, propriétaire à Célas, conduisit dans mon infirmerie une de ses mules, pour la faire traiter d'un engorgement situé à la partie inférieure et antérieure de l'épaule gauche, s'étendant jusqu'à six ou sept centimètres de la partie antérieure et supérieure du sternum. Il existait depuis deux heures.

La respiration était gênée, toutes les membranes apparentes étaient rouges et gorgées de sang, la fièvre considérable, la marche très-difficile, la tête basse, l'appétit nul.

La tumeur avait dix-huit centimètres de diamètre, sur neuf ou dix d'épaisseur; elle était dure, peu sensible, excepté à la partie la plus inférieure; chaleur plus élevée que dans l'état naturel, poils hérissés presque sur toute sa surface; en pressant la peau avec les doigts, on entendait un léger bruit, comme si on pressait de la neige dans la main.

Je fis une friction mercurielle sur toute l'étendue de la partie affectée.

Trois autres frictions de la même nature furent faites dans l'espace de septante-cinq minutes ; j'administrai intérieurement deux breuvages diurétiques et délayants. L'engorgement augmenta considérablement; à une heure de l'après midi il avait vingt-deux centimètres de diamètre ; je plaçai deux sétons ; je fis onze frictions et j'y employai une livre et demie d'onguent mercuriel double, dans l'espace de douze heures ; l'animal refusa de boire jusqu'à cinq heures du matin ; alors il but cinq litres d'eau blanche miélée et nitrée, à sept heures l'animal était moins triste ; il commençait à fourrager ; les glandes parotides s'engorgèrent ainsi que les glandes sous-maxillaires. Je cessai les frictions ; à dix heures, mieux marqué, diminution de l'engorgement à peu-près d'un tiers ; à trois heures l'animal était assez gai, les sétons étaient considérablement engorgés, il avait bu quatre fois depuis le matin.

Le propriétaire conduisit la malade chez lui et cinq jours après elle reprit ses travaux habituels.

FIN.

Fautes essentielles à corriger.

Page 26, lig. 7, qu'il remplit, *lisez* : qu'elle remplit.
Page 39, lig. 21, qu'a séchée, *lisez* : séchés.
Page 69, lig. 5, ce qui a fait dire, *lisez* : ce qui a fait penser.
Page 71, lig. 24, survit, *lisez* : suivit.
Page 78, lig. 1, jauait, *lisez* : jouait.
Page 80, lig. 1, suppuration, *lisez* : résolution.
Page 102, lig. 1, avait été frappé, *lisez* : qui avait été frappé.
Page 110, lig. 11, penser, *lisez* panser.
Page 126, lig. 13, exalait, *lisez* : exhalait.

TABLE.

Avertissement, Page 5
De l'inflammation en général, 9
Traitement général de l'inflammation, 26
Traitement spécial et abortif de l'inflammation chirurgicale, 32
Erysipèle, 47
Engelure, 64
Orgeolet, Clou, Furoncle, 68
Phimosis et Paraphimosis, 73
Panaris, 79
Entorse, 93
Contusion, 99
Phlébite, 103
OEdème, 106
Phlegmon simple, diffus, érysipélateux, gangréneux, 111

Charbon, Pustule maligne, Page 129
Influence du traitement abortif sur le pronostic, 138
Application du traitement abortif à l'art vétérinaire, 143

FIN DE LA TABLE.

ALAIS, DE L'IMPRIMERIE DE J. MARTIN.